

EXCELSIOR

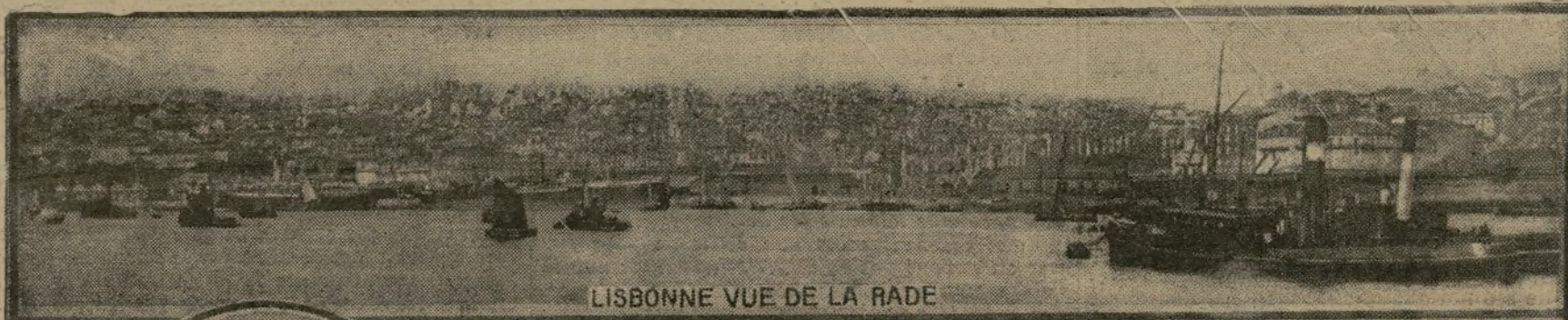
Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

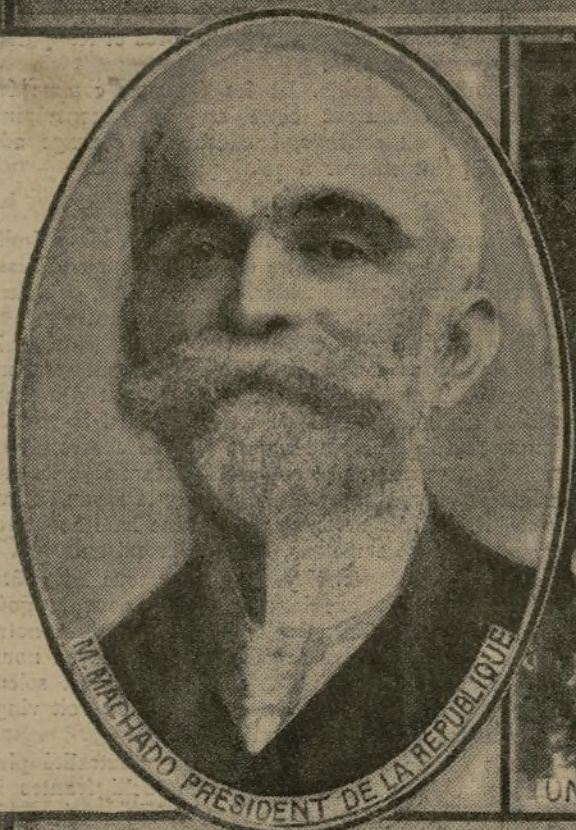
« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
68, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

L'ALLEMAGNE DÉCLARE LA GUERRE AU PORTUGAL



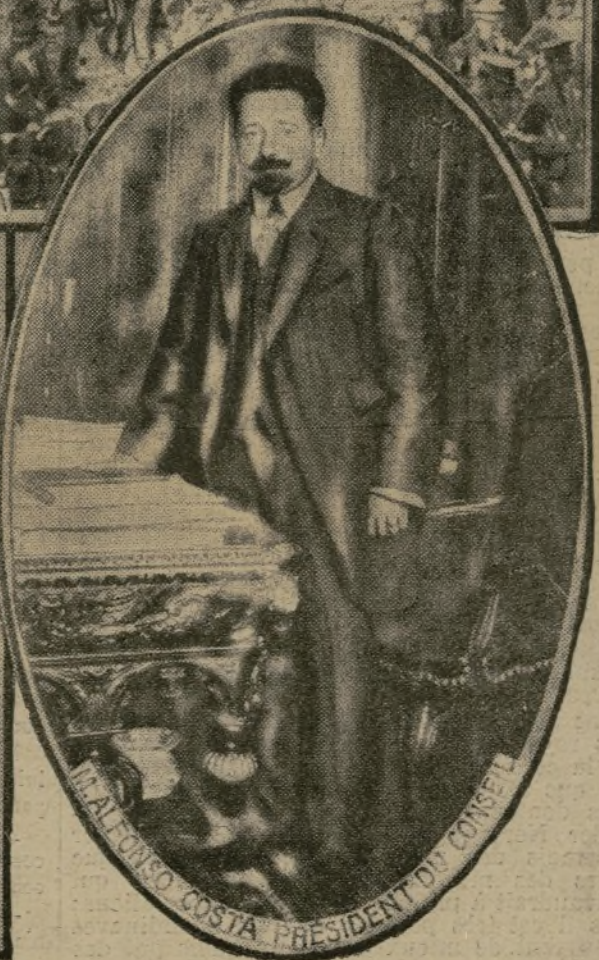
LISBONNE VUE DE LA RADE



M. MACHADO PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE



UN DÉPART DE TROUPES POUR L'ANGOLA



M. ALFONSO COSTA PRÉSIDENT DU CONSEIL

« Le gouvernement allemand se considère dès à présent comme en état de guerre avec le gouvernement portugais. » Telle est la conclusion de la déclaration remise jeudi à Berlin par le gouvernement allemand au ministre du Portugal, et à Lisbonne par le ministre d'Allemagne au gouvernement portugais. Cette rupture ne fait que préciser une situation qui, en fait, existait déjà depuis le début de la guerre, les Allemands ayant, à cette époque, envahi la colonie portugaise d'Angola.

LA NEUTRALITÉ DES SCANDINAVES

La conférence de Copenhague

Avant-hier, 9 mars, a été ouverte, à Copenhague, la conférence que nous avions annoncée, des présidents du Conseil et des ministres des Affaires étrangères des trois royaumes scandinaves. En décembre 1914, les souverains de ces trois Etats s'étaient déjà rencontrés dans la ville suédoise de Malmö; ils avaient posé le principe de la neutralité scandinave, sans entrer dans des considérations de détail, et adopté le projet de rencontres ultérieures où seraient discutés les intérêts communs de leurs Etats.

La seconde session a été différée pendant plus d'un an; c'est la Suède qui avait pris l'initiative de la proposer et qui offrait de la réunir à Stockholm; mais la Norvège comme le Danemark ont estimé que la rencontre à Copenhague aurait, dans les circonstances présentes, un caractère de neutralité plus marqué, ce qui fut courtoisement accepté par la Suède.

Les Suédois passent pour plus favorables aux Allemands que le Danemark et la Norvège, qui sont par leur commerce et leurs transports maritimes en étroites et toujours amicales relations avec l'Angleterre. La neutralité n'exclut pas le droit de traiter des affaires avec les belligérants, mais chacun des groupes de ceux-ci demeure libre de limiter suivant les nécessités militaires les transactions de ses nationaux avec un pays neutre.

L'Angleterre, par exemple, a organisé à Copenhague une sorte de bureau de correspondance, pour prévenir la réexportation en Allemagne des marchandises qu'elle débarque au Danemark. Cette institution n'a rien d'officiel et n'engage pas les gouvernements. Entre la Norvège et l'Angleterre, l'accord est plus officieux encore; il n'en joue pas moins, très loyalement, à la satisfaction des deux parties; des corps constitués, tels que la Chambre de commerce de Christiania, ont montré en cette matière délicate, beaucoup d'adresse et de haute probité; l'essentiel de ces arrangements est de fixer, suivant les besoins propres des pays importateurs, des contingents aux importations par les vaisseaux des Alliés.

La Suède n'a jamais voulu admettre cette politique économique des « contingents », disant qu'elle porte atteinte à la dignité des neutres. Peut-être ne s'est-elle pas rendu suffisamment compte qu'elle faisait ainsi le jeu de l'Allemagne; elle s'est volontiers abandonnée à l'idée qu'une ligue septentrionale des neutres imposerait à l'Angleterre l'obligation de laisser au commerce des mers du nord de l'Europe toute la liberté du temps de paix. Le président du Conseil suédois, M. de Hammerskiöld, qui est un juriste, est porté à traiter du point de vue du droit abstrait ces questions que le mouvement de la vie résout nécessairement avec moins de rigueur.

N'est-il pas curieux que les Allemands, dont la mauvaise foi est aujourd'hui de notoriété internationale, ont recherché des deux côtés de l'Atlantique des hommes de droit, pour abriter leurs pirateries derrière les consultations de ces personnages respectés? On établira sans peine, lorsque les événements en laisseront le temps, qu'il y eut là l'un des plus caractéristiques de leurs abus de confiance. En Suède, ils ont pu s'appuyer sur un autre sentiment, vivace chez quelques-uns, sinon dans l'ensemble du pays, la méfiance invincible à l'égard de la Russie; n'avaient-ils pas, exploitant cette même tendance en Roumanie, projeté de jeter contre les Russes deux armées de plus, et d'entraîner Roumains et Suédois derrière eux?

Nous croyons fort utile que les ministres scandinaves s'entretiennent de ces problèmes de la neutralité; leurs conversations dégageront une opinion moyenne, que les faits inspireront certainement plus que les partis pris. La guerre sous-marine, telle que l'entend l'Allemagne, fait des victimes, alors que le blocus britannique n'est jamais le prétexte de pareilles cruautés.

Une déclaration confirmant la neutralité des trois royaumes sera probablement formulée par la conférence; l'accord sera d'autant plus aisé que les termes en seront plus généraux. Nous doutons que la Suède réussisse à persuader Norvège et Danemark de n'accepter désormais des marchandises étrangères que contre des marchandises nationales, ce qui équivaldrait à prohiber certaines exportations; mais il est très possible que les Scandinaves découvrent de mieux en mieux qu'ils ont des intérêts communs; le plus clair est de demeurer Scandinaves et de n'accepter, sous prétexte de droit international, aucune direction sournoise du dehors.

Henri Lorin.

Professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux.

Ce que l'on dit

En attendant...

Quand mon ami Fonson écrira une nouvelle Mademoiselle Beulemans, après la guerre, il faudra qu'il ajoute un trait au caractère belge; et ce trait sera la noblesse, tout simplement.

Il se passe trop de choses, pour que nous ayons le temps de les bien regarder. L'horreur et la grandeur des spectacles se succèdent trop vite; et enfin, pourquoi ne pas le dire, puisque le fait est si naturel: nous sommes occupés, d'abord, de nous, au jour le jour; de nous, de la France: il faut que la France vive, et résiste, et triomphe. Il le faut même pour la Belgique, et les Belges le savent bien.

Mais quand on pourra considérer en perspective l'histoire de cette guerre, combien la Belgique grandira! Elle a été sublime dans la décision que prit son roi, sans hésiter: une décision terrible et suprême. Elle a été sublime dans son inégale résistance, au milieu des incendies, des viols, du massacre de milliers d'innocents. Et voici dix-huit mois qu'elle est sublime, sous le talon de fer de l'ennemi.

Voici dix-huit mois que ce talon pèse sur eux: ils n'ont pas faibli. Dix-huit mois que le vainqueur fusille des hommes, des femmes, des enfants, pour le crime de continuer à servir la cause nationale, et il se trouve toujours d'autres hommes, d'autres femmes, d'autres enfants pour servir cette cause. Dix-huit mois qu'on les épie, qu'on les harcèle, ou qu'on leur fait d'hypocrites avances: et ils tiennent bon, sans emphase, et même avec le sourire.

On sait que les Allemands ont placé un commissaire dans toutes les banques de Belgique, avec mission de contrôler toutes les affaires, d'interroger tous les clients:

— Vous parlez l'allemand? demanda un commissaire, l'autre jour, à l'un de ceux-ci.

— Je le savais, avant la guerre, répond le Belge, mais je l'ai oublié depuis le 4 août 1914! Dans ces vieilles démocraties, tout citoyen est devenu noble. Il a, du véritable aristocrate, la hauteur et l'esprit: et c'est justement ce qu'on ne pourra jamais comprendre en Allemagne.

Pierre Mille.

Récemment, un décret du ministre de la Marine réglementa le port de la casquette de bord, autorisant l'usage de cette casquette dans toutes les manifestations du service...

Ce décret a une histoire.

Il y a quelque temps, un contre-amiral se rendait chez un vice-amiral coiffé de la casquette de bord.

— On ne se présente pas ainsi devant son supérieur, dit sèchement le vice-amiral à son subordonné.

Le contre-amiral ne répliqua pas... Mais, plus tard, devenu ministre de la Marine, il a cru devoir rendre à la casquette de bord un hommage qui a surtout pour objet de donner une leçon au vice-amiral formaliste.

C'est un petit soldat qui, ayant obtenu une permission longtemps attendue, est arrivé avant-hier à Paris, avec l'intention bien déterminée de s'ouvrir, cette fois, de ses projets de mariage auprès d'une jeune fille qu'il aime depuis bien avant la guerre et à laquelle, trop timide, il n'a encore rien confié de sa flamme.

Hier, il la décide à l'accompagner en une promenade de camarades à travers la ville et, l'aveu sur les lèvres, il la conduit, le hasard sait comment, jusque vers le cimetière Montmartre. Etrange lieu pour parler sentiment. Aussi, notre poilu n'ose-t-il pas encore.

Elle, qui l'a deviné et qui l'attend, lui sourit. Il lui sourit. Ils sont charmants, si jeunes, si vivants, parmi les morts.

A la fin, il prend son courage à deux mains et, comme ils sont arrêtés près d'une tombe, il dit, doucement, en détournant la tête:

— Marie, quand vous mourrez, est-ce que vous n'aimeriez pas être enterrée avec moi, sous une pierre comme celle-ci, et qui porterait nos deux noms?

On s'était étonné de ne pas avoir vu l'éditeur Messein à la dernière cérémonie des Amis de Verlaine. Il était, supposé aller à la messe.

Le pauvre! L'éditeur du poète est prisonnier en Allemagne, au camp de Meschede.

Il écrit à un ami:

« J'ai appris que les amis de Verlaine s'étaient réunis, comme les années précédentes, autour de son monument. Personne ne m'a excusé de n'y être pas. Cependant, j'avais une excuse, n'est-ce pas?... Si vous pouvez, par la voix de la presse, le faire dire aux fidèles amis de Verlaine, vous me ferez plaisir. N'y aurait-il ni cœur ni esprit dans notre monde des choses de l'esprit? Non, n'est-ce pas?... »

Avec quelle mélancolie l'éditeur de Verlaine doit-il redire, là-bas, les vers du pauvre Lélian:

Le ciel est, par-dessus le toit...

L'épopée de Verdun aura demandé du courage à certains, avant même le champ de bataille et en dehors de lui.

Nombreux, en effet, sont les permissionnaires qui, alors qu'ils se faisaient une fête de revoir les leurs, ont été arrêtés en cours de route et ont eu l'immense crève-cœur de faire demi-tour.

Il en fut encore qui, arrivés à Paris vers une heure et demie, reçurent à la gare de l'Est, à Paris, l'ordre d'avoir à se réembarquer le soir même à cinq heures. Ils eurent juste le temps d'aller embrasser ceux qui les attendaient avec tant d'impatience, mais pour les quitter quelques instants après et les quitter pour aller se battre...

Aucun ne sourcilla. Et les épouses, comme les mères, qui connurent cette angoisse, montrèrent, elles aussi, du courage, beaucoup de courage afin de n'en point enlever à celui qui partait...

La jeune femme d'un de nos confrères, Mme Emile Sedeyne, qui vient de faire un long séjour en Suisse allemande, nous contait hier, avec humour, comment on comprend, dans les magasins, la neutralité:

Ce qui frappe d'abord, dans les magasins, c'est le goût de l'ordre et le silence. Les plus modestes boutiques comme les plus luxueuses offrent des merveilles d'alignement et de netteté. Mais, là-bas, la « nouveauté » embrasse encore plus de choses diverses que chez nous. Elle comprend notamment les primeurs et les conserves. Pour gagner le rayon de lingerie, il faut défilé entre une double haie de bottes d'asperges ou de melons, suivant la saison.

Dans les étalages, il y en a pour tous les goûts, mais surtout, il faut le reconnaître, pour le goût allemand. Cependant, les vendeuses parlent notre langue de la manière la plus correcte. Avec nous, on est cordial; avec les Allemandes, on est solennellement respectueux: il faut dire qu'on voit vingt Allemandes pour une Française.

Mais on ne saurait affirmer une neutralité plus irréprochable, quant aux modes « belligérantes ». Celles de Paris et celles de Berlin sont en deux vitrines, très séparées. Les modèles de Paris exposés là n'ont rien de sensationnel ni d'ultra-moderne. Mais leur jolie simplicité contraste heureusement avec ce que l'on voit dans la vitrine d'à côté. Là, tout est lourd, prétentieux et cher, sans grâce. Et, ces modèles berlinois se parent d'une étiquette, *der Schick*, dont l'affirmation est inutile.

Leur chic, c'est bien cela.

Le célèbre capitaine de Koepenick fait école. Quelques prisonniers russes, cantonnés sur la frontière du Danemark, viennent de faire une bonne farce à leurs geôliers. L'un d'entre eux, qui parlait fort bien l'allemand, se concerta avec une douzaine de camarades décidés à s'échapper comme lui. Il les réunit par une nuit de brouillard.

Puis, prenant le commandement de la petite troupe ainsi formée, il la fit s'avancer tout droit sur la sentinelle; non seulement les hommes marchaient au pas, mais ils le cadençaient d'un talon énergique et leur chef bienveillant ne manquait point de les stimuler par d'impératifs commandements, ainsi que tout bon sous-off allemand a coutume de faire.

Voyant s'avancer cette troupe qui marchait et manœuvrait si bien à la prussienne, la sentinelle ne douta point qu'il s'agissait d'une patrouille de relève. Loin de donner l'alarme, elle ne songea qu'à rectifier la position. C'est ce qu'attendaient les Russes qui, prenant brusquement le pas de course, atteignirent rapidement la frontière danoise avant que la sentinelle, revenue de son erreur, eût pu donner l'alerte.

Le Veilleur.

Le simple récit d'un soldat qui ne prit pas part à la bataille.

L'homme que j'écoutais donnait d'une voix sobre la trame essentielle de ses impressions. Il avait piloté de Paris à Verdun l'auto rapide d'un général que les événements pressaient. Il avait assisté à l'une des scènes les plus tragiques d'un drame sans exemple.

— Je n'ai pas pensé à cela sur le champ, Monsieur; j'ai compris, après seulement, que je l'avais vu dans des conditions uniques et, peut-être, comme personne. Quand on agit, voyez-vous, la vie n'est pas un spectacle. Les sensations sont peut-être en vous, mais on n'a ni le temps ni la pensée de leur accorder la moindre attention. Tant que je conduisais la « bagnole » je ne songeais qu'à une chose : c'est que nous étions dans une zone bigrement dangereuse et qu'il nous fallait arriver. Dès que le patron, je veux dire le général, m'eut quitté, je me suis rendu compte de ce que mon inaction avait d'insolite. Je n'avais aucune occupation, aucune préoccupation précise. Je pouvais donc regarder. Je n'avais rien de mieux à faire, et j'en étais gêné. Je fis à pied quelques centaines de mètres et, dès que je fus sur la crête, le « spectacle » commença pour moi : l'artillerie faisait rage. Les points de chute des obus étaient marqués par de prodigieux jaillissements de terre. Tout autour d'un énorme cirque, un rideau de fumée épaisse se zébrait de lueurs violentes, se déchirait sous l'influence des déplacements d'air accompagnés d'inférieures déflagrations. Au fond du cirque on ne voyait rien, rien que la terre labourée, aussi facilement que du sable, s'élevant en gerbes, volant en éclats, s'émettant comme si de géantes mains de fer s'étaient amusées à un terrible et incompréhensible jeu.

Et, tout à coup, j'eus un saisissement : dans le vallon, à gauche, je voyais déboucher une masse sombre, une marée humaine déferler, mais avec lenteur, comme si cette mer avait eu la consistance de la poix. L'ennemi avançait en masses profondes. Je ne distinguais rien qu'une houle dans ses rangs. Mon attention était absorbée par l'ensemble du mouvement. Puis des détails se précisaient.

Le crépitements rageur et continu de la mousqueterie, le déchirement des salves, le tac-tac des mitrailleuses, de plus en plus pressé, multipliaient les notes aiguës, dans le concert infernal qui se jouait autour de moi. Cette impression va vous surprendre, vous indigner, ou vous paraître saugrenue, mais elle fut, en moi, si spontanée et si puissante, qu'elle me sembla naturelle et ne me quitta point. Ce spectacle épouvantable me donnait l'idée d'une féerie, dont tous les détails avaient été réglés par un génie impitoyable, dont tous les incidents étaient prévus et qui se déroulaient, d'ailleurs, dans un ordre parfait. Composé d'une foule compacte de guerriers, coude à coude, le « corps de ballet » s'avancait. Les premières lignes tombaient. Les suivantes les remplaçaient. Elles tombaient à leur tour, mais pour laisser la place à d'autres. La masse était en mouvement; elle progressait selon un rythme à l'avance déterminé, c'est-à-dire, lentement, malgré les épouvantables mesures de l'orchestre qui auraient dû les précipiter en avant et le tonnerre affolant de cet orage d'armes qui aurait dû les écraser sous le poids du fer, les refouler sous le choc visible de la foudre, les disperser dans la cohue d'une irrésistible panique.

Ils avançaient !

Combien de temps cette progression fut-elle réellement visible pour moi ? Quelques minutes peut-être ! Ce monstrueux corps de ballet envahissait la scène, élargissait son mouvement. Seul était apparent le léger désordre des premières lignes fauchées. Peut-être ne faisais-je qu'imaginer les longues houles qui agitaient le reste de ce corps et déterminaient sa marche en avant.

Et dans l'ensemble des bruits assourdissants, c'était peut-être une hallucination qui me faisait percevoir des cris, un hurvari, la note tragique des surprises, des haines, des douleurs et des agonies.

Brusquement, je ne vis plus rien : un rideau de fumée opaque était tombé sur cette scène gigantesque.

Qu'avez-vous fait ensuite ?

— Je me suis rendu compte qu'ils gagnaient du terrain ! Et je me suis sauvé jusqu'à la voiture que j'avais abandonnée au seuil de cet enfer. Je suis monté sur le siège comme un fou. Je me suis caché la tête dans les mains, je me suis bouché les oreilles et, les coudes au volant, j'ai pleuré nerveusement, comme jamais je n'avais pleuré. Le lendemain je n'avais plus de tout cela qu'un souvenir déjà atténué. J'ai été mieux. Nous avons repris le dessus. — PIERRE BOISSIE

L'Allemagne en état de guerre avec le Portugal

Comme nous l'annonçons hier en dernière heure, la rupture est consommée : c'est l'Allemagne qui l'a déclarée.

La Gazette de l'Allemagne du Nord publie, en date du 9 mars, un communiqué entortillé, où



M. ROSEN

elle incrimine les procédés du gouvernement portugais depuis le commencement de la guerre : facilité de charbonner accordée à des navires alliés, vente aux puissances de l'Entente de matériel de guerre (d'Allemagne n'en achète donc pas en Suède et partout où elle le peut?), saisie des archives du vice-consul allemand de Mossamédès, enfin saisie des navires allemands internés dans les ports portugais...

La note est longue d'une colonne, elle se termine ainsi : « Le gouvernement impérial est obligé cette fois de

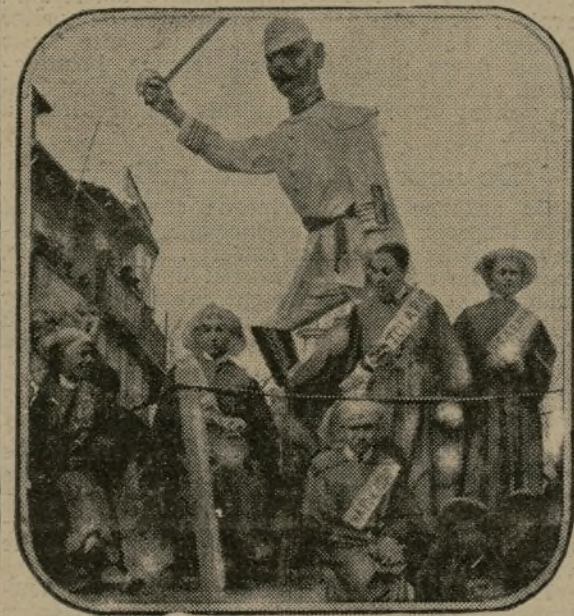
tirer les conséquences nécessaires de ces actes : il se considère en état de guerre avec le gouvernement portugais. »

Remise de cette déclaration a été effectuée hier à Lisbonne, par les soins de M. Rosen, ministre d'Allemagne, et copie en a été transmise au ministre de Portugal à Berlin.

La réponse du Portugal serait facile : c'est l'Allemagne, en fait, qui lui a montré son hostilité en fomentant des troubles, fin 1914, dans la colonie d'Angola ; les pièces saisies dans les archives allemandes de Mossamédès n'ont laissé là-dessus aucun doute. Des officiers allemands circulaient insolentement jusque dans les villes portugaises de la côte, annonçant qu'ils seraient bientôt les maîtres du pays.

La déclaration de guerre ne modifie pas la si-

tuation acquise ; elle se traduira par la saisie des biens portugais en Allemagne, et réciproquement ; les Allemands en seront plus éprouvés que les Portugais. Le gouvernement portugais mobilise sa flotte et vient d'appeler, par un décret paru à l'Officiel, tous les réservistes de la marine.



Les menaces d'une rupture avec l'Allemagne n'avaient eu d'autre influence sur les Portugais que d'exciter, en cette semaine de Carnaval, leur ironie caustique aux dépens de nos adversaires. Et les étudiants de Porto eurent le plus grand succès à promener sur un char une gigantesque effigie caricaturale du kaiser, que la foule accueillait par des quolibets, des sifflets et des cris de : « Vive la France ! »

LA BATAILLE DEVANT VERDUN

Les efforts répétés et terriblement coûteux de l'ennemi auront le même résultat que ceux qu'il fit sur l'Yser.

Plusieurs de mes confrères ayant imprimé en toutes lettres leur surprise de voir notre armée de Verdun persister si longtemps dans la défensive, j'avais voulu montrer, hier, que l'heure de la contre-offensive n'était pas venue encore, mais pouvait venir. De ces deux opinions également sincères, l'une était de nature à diminuer la confiance publique, l'autre à l'affermir. La censure n'a pas hésité : elle a laissé passer la première en franchise et arrêté la seconde.

Je ne relèverais pas d'ailleurs un incident devenu banal, s'il n'en était résulté, en mon article d'hier, un blanc qui, dans les circonstances présentes, ne pouvait manquer d'inquiéter le lecteur non averti.

Sur la rive gauche de la Meuse, les attaques ont commencé le 6 mars au matin et se sont poursuivies, avec une accalmie passagère pendant la nuit, jusqu'au 7 au soir, sans procurer à l'ennemi d'autre résultat que de rabattre nos avant-postes sur la position principale. Elles ont repris le 8 contre cette position, combinées cette fois avec d'autres attaques sur l'extrémité orientale du secteur compris entre la Meuse et la Woëvre. Elles se sont succédé, cette fois sans aucune interruption, pendant trente-six heures, avec une violence croissante. L'ennemi voulait un succès à tout prix. Il a été partout repoussé. Sur la rive droite de la Meuse, il n'a pu s'emparer que de la petite redoute de Harcourt, située à l'est du fort de Douaumont, et disputée depuis dix jours entre les deux partis. Nous gardons entièrement nos positions de Vaux, village et fort, en dépit d'un communiqué allemand dont on ne s'explique pas la flagrante inexactitude.

Que l'ennemi s'acharne encore, rien de plus probable. Mais ses chances de succès diminuent avec le temps, par une progression de plus en plus rapide. Malgré la discipline et l'entraînement, le soldat, même en Allemagne,

n'est pas une machine. Pour qu'il marche sans défaillir sous le feu de nos canons, de nos fusils et de nos mitrailleuses, il faut qu'un enthousiasme le soulève. On l'avait grisé en lui faisant croire que cette bataille serait gagnée sans peine et marquerait la fin de la guerre. C'est de la même assurance qu'on avait trompé les jeunes recrues qui se sont fait massacrer sur l'Yser, en novembre 1914.

Mais après plusieurs jours d'efforts inutiles et sanglants, l'illusion ne peut plus durer. Le découragement apparaît, d'autant plus profond que l'espérance fut plus haute. C'est pourquoi les attaques sur l'Yser ont faibli et sont finalement devenues impossibles. Le délai est plus ou moins long, suivant les ressources de l'assaillant en troupes fraîches et l'autorité de ses chefs. Mais la règle est générale. Tel qui revient cinq fois à la charge contre une position inébranlable n'y revient pas dix fois. Tel qui s'y reprend à dix fois n'ira pas jusqu'à la vingtième.

Les attaques contre Verdun auront le sort des attaques sur l'Yser, pourvu que nous maintenions nos positions principales comme nous l'avons fait jusqu'ici et comme tout nous autorise à l'espérer.

Les attaques ont repris dans la journée sur toute la ligne avec fureur et n'ont procuré à l'ennemi d'autre résultat que de reprendre pied dans le bois des Corbeaux, mais au prix de sacrifices hors de toute proportion avec la valeur de cette position avancée, qui d'ailleurs est loin de leur être définitivement acquise.

Jean Villars.

L'Allemagne s'inquiète de ses pertes

Les pertes allemandes sous Verdun, que la presse germanique officieuse présente comme « supportables », viennent d'avoir une importante répercussion.

On reçoit, en effet, d'Amsterdam confirmation que des troubles sérieux se sont produits, mardi dernier, à Cologne, lorsqu'on apprit les lourdes

perles subies devant Verdun. Les voyageurs ne peuvent pas quitter la gare de Cologne.

Le gouvernement allemand, cependant, multiplie les précautions pour dissimuler les sanglants résultats de son offensive. Les trains de blessés en Allemagne ne circulent que la nuit et sont dirigés sur de petites gares d'où les hommes sont transportés dans des lieux écartés où le public n'a pas d'accès.

Dès qu'ils sont rétablis, les blessés sont envoyés dans la localité où habitent leurs parents. Interdiction formelle leur est faite de se déplacer, même pour de courtes absences.

Le souci de cacher la vérité, en ce qui concerne l'offensive, est d'ailleurs manifeste : huit correspondants neutres, dont quatre américains, avaient reçu dimanche la permission de visiter la ligne de feu autour de Verdun. Cette visite devait durer plusieurs jours lorsque, brusquement, elle fut interrompue par un ordre impérial enjoignant aux correspondants de rentrer à Berlin.

De nouvelles mesures militaires

On annonce que l'Allemagne aurait demandé à la Bulgarie, pour les amener sur le front occidental, deux divisions entières. La Bulgarie, mécontente de n'avoir pas reçu une quantité de matériel et de munitions suffisante pour tenter une attaque contre Salonique, aurait demandé à réfléchir.

Les procédés de l'agence Wolff démasqués à nouveau

On n'a pas oublié la manœuvre dernière de l'agence Wolff, annonçant le 26 février la prise de Douaumont par des télégrammes particuliers, puis obligée de revenir sur ses déclarations quelques heures plus tard. Un incident semblable vient de se produire :

Désireuse, sans doute, d'impressionner les neutres, l'agence Wolff, jeudi soir, expédia à Genève un communiqué du grand quartier général allemand qui était ainsi conçu :

« Après une sérieuse préparation d'artillerie, le village et le fort cuirassé de Vaux, ainsi que les fortifications ennemies qui y étaient rattachées ont été pris par une brillante attaque de nos régiments, 16^e et 19^e de réserve de Posen, sous la conduite du commandant de la 9^e division de réserve, général d'infanterie von Gurtzky-Cernitz. »

Les Genevois surpris, eurent la patience d'attendre le communiqué français de 15 heures avant de ne rien publier à ce sujet, et, quand le soir, sur les écrans des cinémas de la ville, on projeta le bulletin de notre état-major annonçant que les Allemands avaient été chassés de Vaux à coups de baïonnette, une explosion de bravos et des acclamations enthousiastes en saluèrent l'apparition.

La défense d'Haumont

Si l'on veut avoir une idée exacte de l'héroïsme qui fut déployé par nos fantassins sous les coups de l'artillerie lourde allemande et sous le choc de l'infanterie ennemie, il faut se rapporter aux combats de la défense d'Haumont.

Voici ce qu'un témoin, qui fut aussi un acteur de la bataille, nous a conté à ce sujet :

« Les Allemands, dès le début de l'attaque du 21 février, concentrèrent leur feu d'artillerie sur Haumont : ils arrosaient avec une abondance inusitée tous les passages, tous les ravins, tous les carrefours qui pouvaient nous servir. La puissance de ces rafales était telle que, peu à peu, nos lignes avancées fléchirent et que vers 18 heures le bois d'Haumont commença d'être envahi.

Aux environs de 20 heures, l'ennemi arriva à la lisière sud du bois d'Haumont. Ce fut, bien pis à partir de 6 heures du matin, le 22 : les gros obus éclataient de toutes parts, fouillant le sol, abattant les arbres, démolissant les maisons. A 8 heures — fait qui nous paraissait impossible — la débâche de munitions redoubla. Nos guetteurs virent alors l'ennemi attaquer les tranchées du bois de Consenvoye avec des « flammenwerfer » et descendre dans le ravin d'Hormont, marchant vers la lisière ouest du bois d'Haumont. Mais le barrage était tel, devant le village, qu'il nous était absolument interdit de déboucher.

A partir de 10 heures, les gros obus se succédèrent à la vitesse de 8 à 10 coups à la minute. Ils battaient non seulement Haumont même, mais encore le ravin au sud d'Haumont; nous étions parfaitement encadrés. Vers 14 heures, le roulement atteignit 20 coups à la minute; tous nos hommes, néanmoins, conservaient une merveilleuse placidité.

A 17 heures, enfin, les Allemands attaquèrent Haumont. La valeur d'un bataillon déboucha en trois colonnes à la fois : par le nord, le nord-ouest et l'est. Les mitrailleuses intactes entrèrent en jeu par des feux continus, fauchant les rangs ennemis. La gauche allemande fut obligée de s'arrêter devant un de nos réseaux de fil de fer, resté à peu près intact; mais le centre et la droite progressèrent. Toutes nos fractions disponibles se

plurent alors dans les nouvelles tranchées creusées au sud-est d'Haumont et trois mitrailleuses s'acharnèrent à décimer les assaillants qui avaient fini par s'infiltrer par le nord et le nord-ouest. Mais ils étaient trop. Les Allemands parvinrent à déboucher dans le creux du village, et, par le presbytère, ils atteignirent à revers le poste de commandement du colonel. Par les soupieux des caves, ils y mirent le feu avec des « flammenwerfer ».

L'incendie se propagea avec rapidité. L'état-major du colonel était sur le point d'être pris ou de périr dans les flammes. Mais le colonel, entouré de quelques officiers survivants, qui avaient fait le coup de feu avec les derniers défenseurs, sortit carrément à travers le barrage des mitrailleuses ennemies et fut assez heureux pour n'être pas blessé. La retraite s'opéra sans qu'on eût à déplorer d'autres pertes dans cette poignée de braves. On disposa finalement les mitrailleuses intactes, de manière à barrer le chemin à l'ennemi. Pas un instant la panique ne régna. La défense d'Haumont restera sans aucun doute une page magnifique où, dans l'avenir, on pourra juger des sacrifices dont notre infanterie est capable lorsqu'on fait appel à son esprit d'abnégation.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 10 Mars (586^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — En Argonne, notre artillerie a canonné des convois ennemis signalés sur la route de Montfaucon à Avo-court.

A l'ouest et à l'est de la Meuse, la situation ne s'est pas modifiée au cours de la nuit. L'ennemi n'a tenté aucune attaque d'infanterie contre nos positions. Le bombardement a continué de part et d'autre sur l'ensemble de notre front, violent sur la rive gauche et sur la rive droite de la Meuse, intermittent en Woëvre.

En Alsace, nos batteries ont bouleversé les tranchées allemandes de la cote 425, est de Thann.

Nuit calme sur le reste du front.

VINGT-TROIS HEURES. — En Artois, les Allemands, à l'ouest de la route de Lille, ont fait exploser une mine dont nous avons occupé l'entonnoir.

En Argonne, nous avons canonné une colonne ennemie qui marchait dans la direction du bois de Montfaucon.

A l'ouest de la Meuse, où le bombardement a été ininterrompu au cours de la journée, l'ennemi s'est acharné contre nos positions du bois des Corbeaux. Plusieurs attaques ont été repoussées successivement par nos tirs d'artillerie, nos feux d'infanterie et de mitrailleuses, qui ont causé de grands ravages dans les rangs ennemis. Malgré des pertes hors de toute proportion avec l'objectif cherché, les Allemands ont lancé un dernier assaut, à l'effectif d'une division au moins, au cours duquel ils ont pu occuper à nouveau la partie du bois des Corbeaux que nous leur avions reprise le 8 mars.

A l'est de la Meuse, l'ennemi a attaqué par deux fois nos tranchées à l'ouest du village de Douaumont. Arrêté par nos tirs de barrage et nos mitrailleuses, il n'a pu aborder nos lignes en aucun point. Une attaque en préparation contre le village de Vaux, enrayée par le feu de notre artillerie, n'a pu se produire. Il se confirme que les actions d'infanterie dirigées hier par les Allemands contre le village et contre nos tranchées au pied de la croupe du fort de Vaux leur ont coûté des sacrifices considérables.

En Woëvre, le bombardement ennemi énergiquement contrebattu par nos batteries a été intense sur Eix, Moulinville, Villers-sous-Bonchamp et Bonzé.

Les Allemands ont jeté dans la Meuse, à Saint-Mihiel, des mines flottantes qu'on a repêchées avant qu'elles aient pu causer des dégâts.

En Lorraine, nous avons bouleversé par des tirs de destruction les organisations ennemies sur le front Halleville-Bréménil.

LA GUERRE AERIENNE

Dans la journée du 8 mars, notre aviation s'est montrée particulièrement active. De nombreux combats ont été livrés par nos appareils, la plupart dans les lignes ennemies. Au cours de ces luttes aériennes, quinze avions allemands ont été mis en fuite, dix ont été vus piquant verticalement vers leurs lignes. En outre, d'après des renseignements certains, deux avions allemands, dont un fokker, ont été abattus en Champagne, et trois dans la région de Verdun. Ces appareils sont tombés dans la zone allemande.

Sollicitée de tous côtés la Grèce restera neutre ... jusqu'à nouvel ordre

MM. Mirbach, ministre d'Allemagne, et von Sallack, ministre d'Autriche-Hongrie à Athènes, sont allés ensemble voir M. Skouloudis pour lui offrir... beaucoup de promesses. Les empires centraux, une fois Salonique conquise (ils n'y sont pas encore) y tiendraient garnison jusqu'à la paix, c'est-à-dire en éloigneraient les Bulgares. De plus, le ministre d'Autriche a déclaré à M. Skouloudis que l'Autriche-Hongrie n'avait aucune prétention sur Salonique et qu'elle y avait renoncé à jamais.

Enfin, la Grèce est libre, s'il lui plaît, d'occuper Vallona et l'Albanie du sud. Le prince de Wied est donc abandonné ?

En cette même semaine, M. Filidor, ministre de Roumanie, était reçu en audience par le roi Constantin. Il a eu, en outre, au cours de ces derniers jours, de longs entretiens avec M. Skouloudis, président du Conseil, et avec le général Yannakitsas, ministre de la Guerre.

Pressenti sur ses intentions, au cas où la Roumanie interviendrait dans la guerre générale, le gouvernement grec aurait fait savoir au représentant de la Roumanie que, pour le moment, il estimait qu'il ne lui convenait pas de sortir de sa neutralité, quoique la probabilité d'une intervention de la Grèce ne fût pas exclue le jour où les intérêts nationaux l'exigeraient.

A Constantinople, Talaat bey et Halih bey, ministre des Affaires étrangères, sont allés témoigner à M. Callergis, ministre de Grèce, les vives sympathies de la Turquie pour son pays.

Talaat bey a dit qu'il avait envoyé des ordres dans tous les vilayets, ainsi que dans les sandjaks indépendants, pour que les Grecs ne fussent plus traités dorénavant en ennemis et pour que toute mesure de persécution cessât définitivement.

LA GUERRE SOUS-MARINE

Le vapeur la Louisiane torpillé dans la Manche

L'agence Havas nous communique le télégramme suivant :

Le Havre, 10 mars. — Le vapeur Louisiane, de la Compagnie Générale Transatlantique, a été coulé hier soir, vers 11 heures. L'équipage serait sauvé entièrement. On ignore par quoi ce vapeur a été coulé, car les détails manquent encore.

D'après les renseignements, encore très incomplets, parvenus à la Compagnie Transatlantique, le vapeur Louisiane, qui se rendait au Havre, aurait été torpillé par un sous-marin dans la Manche.

En même temps que le vapeur, un voilier a été également coulé.

La Louisiane était un cargo-boat, déplaçant 10.000 tonnes. Il apportait de la Nouvelle-Orléans un chargement assez important.

L'équipage est sauvé.

La série noire

LONDRES. — L'Amirauté communique que le contre-torpilleur Coquette et le torpilleur N° 11 ont coulé après avoir touché une mine au large de la côte orientale.

Les pertes du premier bateau sont de un officier et 21 hommes; celles du second, de 3 officiers et de 20 hommes.

LONDRES. — Une dépêche du Lloyd annonce que le quatre-mâts français Ville-du-Havre a coulé. Vingt-six hommes de l'équipage sont sauvés; deux sont noyés.

Communiqué britannique

LONDRES. — (Communiqué britannique du front occidental) :

Nous avons fait éclater, aujourd'hui, une mine près de Givenchy, sans attaque d'infanterie.

L'artillerie a été très active, de part et d'autre, dans la région d'Ypres.

En Afrique orientale

LONDRES. — (Communiqué officiel de l'Afrique orientale) :

Les troupes commandées par le général Smuts se sont avancées contre les troupes allemandes, dans la région du Kilimandjaro.

Le général Smuts a occupé, le 7 mars, les gorges du Lumi, avec des pertes insignifiantes.

Plusieurs contre-attaques allemandes ont été repoussées avec succès.

L'aviateur Billing élu député

LONDRES. — L'aviateur naval Billing qui démissionna dernièrement afin de poursuivre la campagne pour l'amélioration du service de l'aviation s'est présenté comme candidat indépendant à l'élection partielle de la conscription Est du comté de Hertford. Il a été élu par 4.599 voix contre 3.559 obtenues par le capitaine Henderson, candidat officiel.

DERNIÈRE HEURE

La neutralité de la Suisse officiellement proclamée

BERNE. — Le Conseil national a continué, ce matin, le débat sur la neutralité. M. Bonhôte, de Neuchâtel, a reproché à l'administration fédérale de dissimuler tout ce qu'elle peut au peuple. Il faut plus de lumière et les malentendus seront aisément dissipés.

M. Peter, de Genève, a appuyé les observations de M. Bonhôte et a dit que la confiance reviendrait au peuple lorsque tous ses droits lui seraient rendus.

M. de Meuron, du canton de Vaud, critique l'usage des pleins pouvoirs, dans les cas où existaient des ordonnances dont l'application eût suffi et dans les cas où les Chambres auraient pu être consultées. Il veut, au moins, que le Conseil fédéral fournisse régulièrement des explications aux Chambres et insiste pour la suprématie du pouvoir civil sur le pouvoir militaire.

Le procès de Zurich a révélé un désaccord formel sur la question de la neutralité, entre le Conseil fédéral et l'état-major. Le Conseil fédéral doit veiller à ce que sa conception de la neutralité ne reste pas théorique et soit observée par tous les officiers.

La suite de la discussion est renvoyée à lundi après-midi.

Le budget allemand ne comporte pas de nouveaux crédits de guerre

GENÈVE. — On mande de Berlin que le budget ordinaire de l'empire pour 1916 s'équilibre par un total de recettes et de dépenses de 3.652.261.983 mark, soit 336.180.508 de plus que l'année précédente, y compris le rendement de l'impôt de guerre de 19 mois. Par contre, n'y figurent pas le timbre sur les chèques avec 2.000.000 et la contribution de la défense nationale qui, l'année dernière, s'élevait à 327.740.881 mark.

Dans le budget extraordinaire ne figurent pas : 30 milliards pour les dépenses de guerre qui ont été portés dans le budget de l'année précédente. Il reste 99.213.530 mark de dépenses contre 87.507.853 mark de recettes, de sorte que 11 millions 705.877 mark devront être couverts par l'emprunt.

Dans les remarques préliminaires il est dit que les moyens nécessaires pour la continuation de la guerre seront demandés suivant les besoins, sous forme de crédits de guerre spéciaux. Le crédit de guerre de 10 milliards accordé en décembre 1915 servira encore pour quelques mois de sorte que le budget actuel ne comporte pas de nouveaux crédits de guerre.

Les dépenses ordinaires pour les intérêts et les amortissements de la dette de l'empire s'élèveront à environ 2.303.000.000 m. Le rétablissement de l'équilibre dans le budget ordinaire de l'année financière en 1916 n'est pas possible sans la création de nouvelles recettes. Les impôts de guerre proposés, soit l'impôt sur le tabac, le timbre, les quittances et l'impôt sur les communications postales et télégraphiques et sur les lettres de voiture figurent aux recettes pour 480 millions. L'excédent pour l'année financière 1914, soit 219 millions 704.721 mark, sera affecté à la couverture des dépenses du budget ordinaire. Une somme de 82.947.530 mark sera affectée aux amortissements.

De même que l'année précédente, la loi ordonne que l'amortissement sur les emprunts de guerre n'aura pas lieu. Il ne pourra être pris de décision à ce sujet qu'après la conclusion de la paix.

La dégringolade du mark

GENÈVE. — Le mark avait, hier jeudi, perdu un demi-point. Il a, aujourd'hui vendredi, perdu un autre demi-point. Les 100 marks qui, hier soir, avaient fini à 92,75, sont tombés cet après-midi à 92,25 sur le marché de Genève.

Depuis le 25 février, jour de « l'assaut irrésistible », la baisse totale est de 2,70.

Les créanciers de l'Allemagne s'inquiètent

RIO-DE-JANEIRO. — Le journal *Commercio*, rappelant que l'Allemagne doit au Brésil 120 millions de francs pour du café qu'elle ne pourra probablement jamais payer, suggère d'empêcher l'évasion des navires allemands réfugiés au Brésil et de négocier avec l'Allemagne pour la location de ces navires, dans le but de décongestionner l'exportation brésilienne et de prendre des mesures plus rigoureuses au cas où l'Allemagne refuserait.

AUX ETATS-UNIS

M. Théodore Roosevelt n'est pas candidat à la présidence

WASHINGTON. — L'ancien président Roosevelt a télégraphié de la Trinidad à ses amis politiques qu'il ne désire pas pour le moment entrer comme candidat de la lutte présidentielle, mais qu'il pourrait accepter la candidature en cas de crise aux Etats-Unis.

« Le pays commettrait une erreur en me choisissant, dit-il, à moins qu'il ne soit résolument attaché à ses idéals et confiant dans ma volonté de mettre ces idéals en action. Pas d'hypocrisie ni d'infamie. Je suis dégoûté qu'il ait avec pusillanimité manqué à son devoir dans la crise internationale et oublié l'honneur national. »

L'attaque de Columbus cause à la Maison-Blanche une vive émotion

WASHINGTON. — Le gouvernement étudie la question de demander au général Carranza l'autorisation d'envoyer des troupes des Etats-Unis au Mexique pour s'emparer des bandits qui attaquent Columbus.

NEW-YORK. — L'attaque de Columbus (Nouveau Mexique) émeut vivement la Maison-Blanche, car elle est de nature à compromettre la politique de non-intervention.

Les autorités surveilleraient la marche du général Villa vers la frontière et le dernier télégramme laissait croire qu'il en était éloigné de plusieurs milles.

L'incursion de Columbus a donc été une surprise : le général Villa l'aurait commandée en personne.

NEW-YORK. — Les Etats-Unis ont porté officiellement à la connaissance du général Carranza que quatre civils et trois soldats américains ont été tués au cours de l'attaque dirigée vraisemblablement par le général Villa en personne.

La dernière note allemande aux Etats-Unis ne contient aucune nouvelle proposition

GENÈVE. — Une note officielle allemande porte que le comte de Bernstorff a remis à M. Lansing une note contenant le résumé historique de tout le développement de la question de la guerre sous-marine et des négociations poursuivies avec l'Amérique, mais elle ne contient aucune nouvelle proposition.

Les Austro-Allemands sont excus du Stock-Exchange

LONDRES. — L'assemblée tenue, hier par l'Union antigermanique du Stock-Exchange, a adopté une résolution recommandant au comité de s'opposer à la réélection des naturalisés d'origine ennemie devenus membres du comité depuis le mois de mars 1915. Toutefois, certaines exceptions pourraient être faites en faveur de ceux qui servent sous les drapeaux anglais ou qui ont des fils dans l'armée anglaise.

Les non-combattants anglais tués au cours de la guerre

LONDRES. — Un rapport remis par M. Asquith au Parlement fixe à 3.153 le nombre des non-combattants anglais tués depuis le début de la guerre, à savoir :

Tués par bombardement : hommes, 49 ; femmes, 39 ; enfants, 39 ; total : 127.

Tués par raids aériens : hommes, 127 ; femmes, 92 ; enfants, 57.

Tués à bord des navires marchands approximativement : 2.750. Total général : 3.153.

Promotion de vice-amiraux

Par décrets, en date du 10 mars, sont promus dans la 1^{re} section de cadre de l'état-major général de l'armée navale :

Au grade de vice-amiral, les contre-amiraux Rouyer, Tracou, Darrieus, Le Cannellier.

La Pologne est en proie à une détresse effroyable

GENÈVE. — « Tous les renseignements qui ont pu parvenir en Suisse s'accordent à dépeindre la détresse qui sévit en Pologne comme une des plus effroyables que l'on ait jamais vues. Même la misère qui règne dans les départements envahis de la France, même la famine qui s'abat sur la malheureuse Belgique seraient dépassées en horreur. »

La situation épouvantable dans laquelle se trouve le royaume de Pologne en ce qui concerne les approvisionnements en denrées alimentaires fait redouter la famine générale à bref délai. Des milliers de pauvres dénués de toutes ressources ne peuvent même pas se procurer la quantité de vivres indispensables à l'existence. Les cas de mort causés par la faim se multiplient chaque jour. La nourriture insuffisante provoque dans la population les maladies et les épidémies. La faim pousse les gens dans la voie du crime ; le banditisme et les vols augmentent dans une proportion effroyable. Enfin, l'inquiétude et l'énerverment en présence du cataclysme menaçant gagnent la population. »

C'est par ces lignes que débute le mémoire adressé le mois dernier par le conseil supérieur de l'Assistance publique de Varsovie, à M. von Kries, chef de l'administration civile allemande du royaume de Pologne.

Ce mémoire expose comment l'autorité allemande pourrait remédier à l'affreuse situation.

Il faudrait envoyer des vivres par les voies les plus rapides et aux tarifs les plus favorables ; il faudrait dispenser du séquestre et des réquisitions certains moyens de transports : chevaux, voitures, wagons. Il faudrait supprimer les droits de douane sur les objets de première nécessité. Il faudrait livrer les vivres au prix courant aux organisations.

L'administration allemande, cette administration si vantée pour sa promptitude et pour sa rapidité, n'a pas encore répondu au lamentable cri de détresse de la Pologne envahie et affamée. (Information.)

Le peuple turc réclame une paix séparée

ATHÈNES. — Le *Nea Hellas* apprend qu'une pétition portant 70.000 signatures de Turcs de Brousse, de Koniah et de Aidin a été adressée au nouveau prince héritier de Turquie, lui demandant d'intervenir auprès du sultan pour le décider à chasser le gouvernement jeune-turc, à faire une paix séparée et à dissoudre le Parlement.

Les signataires ajoutent que la révolution est à craindre si les vœux du peuple ne sont pas exaucés. De nombreuses arrestations ont été opérées par les autorités germano-turques.

Un avion allemand survole l'île de Samos

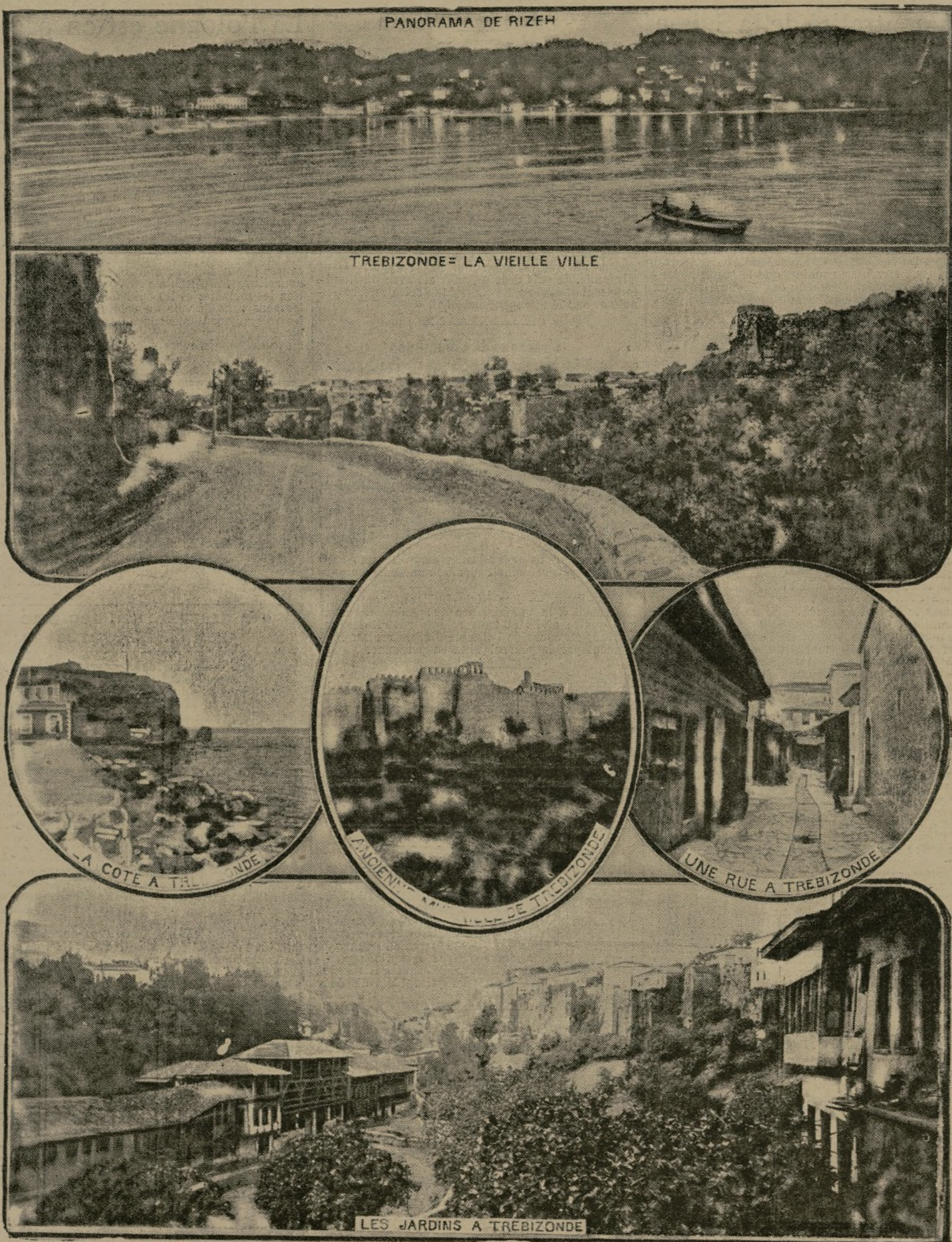
ATHÈNES. — On télégraphie de Samos qu'hier, à midi, un avion allemand a volé au-dessus de cette île et a lancé deux bombes sans résultat sur la baie de Tygani, où des navires anglais étaient ancrés.

Parlant de plusieurs tentatives des Allemands qui, du reste, échouèrent, de renouveler le bombardement aérien de Salonique, le journal *Ethnos* s'élève contre les méthodes allemandes « injustifiées, dit-il, puisque les troupes alliées campent en dehors de la ville » et il demande au gouvernement d'intervenir, pour éviter de nouvelles calamités dont souffrent surtout les Grecs.

L'héroïsme des marins de la "Provence-II"

TOULON. — L'enquête faite par les autorités militaires sur la catastrophe de la *Provence-II* signale plusieurs morts glorieuses qui doivent être enregistrées à côté de celle du vaillant capitaine de frégate Henri Vesco, commandant du navire. C'est ainsi que le médecin du bord docteur Laine, de la Compagnie Transatlantique, n'a pas voulu quitter son commandant et a tenu à se laisser engloutir avec lui et avec le bâtiment. Un capitaine de vaisseau, d'un grade supérieur à celui du commandant Vesco, était sur la *Provence* à titre de passager : c'est le commandant Réveille, qui venait d'être nommé au commandement du croiseur cuirassé le *Bruix*. Il tint à se joindre au commandant Vesco sur la passerelle et à diriger avec lui les opérations de sauvetage, et, à la dernière seconde, plutôt que de quitter le bâtiment, il voulut mourir à ses côtés et aux côtés du lieutenant de vaisseau Besson, commandant en second.

EN ARMÉNIE. — TRÉBIZONDE ET RIZEH



Selon des nouvelles de source diplomatique les Turcs auraient évacué Trébizonde et les villes voisines du littoral. Après la chute de Rizeh, cette nouvelle n'a rien d'in vraisemblable, surtout si l'on s'en rapporte aux termes du dernier communiqué officiel qui annonçait que, dans cette région, les troupes russes continuaient à presser les Turcs.

A LA CHAMBRE

La catastrophe de Saint-Denis

M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat aux Munitions, a répondu hier à une interpellation de M. Walter sur la catastrophe de Saint-Denis.

L'interpellateur avait incriminé le service des poudres et accablé, une fois de plus, la « routine du fonctionnarisme » coupable, selon lui, de n'avoir pas pris les précautions nécessaires. M. Albert Thomas a exposé les trois hypothèses venant à l'esprit sur les causes de la catastrophe :

Une déflagration spontanée ? Elle n'est pas possible, étant donné le genre d'explosifs emmagasinés. Malveillance ? Il semble que cette cause nous devions l'écartier ; néanmoins, nous resterons toujours vigilants, et nous rappellerons aux directeurs et aux ouvriers qu'ils doivent demeurer toujours en éveil et en alerte.

Enfin, la troisième hypothèse, que nous avons retenue, est celle d'un accident : une caisse de grenades serait tombée en la chargeant, provoquant la déflagration des autres caisses.

M. Albert Thomas a promis d'activer la construction de baraquements en rase campagne.

Sur une question de M. Jules Delahaye, le sous-secrétaire d'Etat a ajouté que le gouvernement interviendra pour réparer les dommages, le fort de Saint-Denis étant un dépôt relevant de l'Etat.

Le débat a été clos par le vote de l'ordre du jour pur et simple.

Au début, le contre-amiral Lacaze, ministre de la Marine, avait répondu à une interpellation de M. Bousset sur les réquisitions de navires de commerce ; cette interpellation avait été suivie du vote d'un ordre du jour de M. Bouge approuvant les déclarations du gouvernement.

Séance mardi.

AU SENAT

Les orphelins de la guerre

Le Sénat a repris hier la discussion du projet de loi relatif aux pupilles de la nation.

Après M. Couyba, qui a demandé l'admission des représentants de l'Association Nationale des Orphelins de la guerre au sein de l'Office national et des Offices départementaux des pupilles, et M. d'Estournelles de Constant, qui a insisté pour que les préfets soient appelés à la présidence de ces offices, M. Viviani, garde des Sceaux, a précisé les dispositions juridiques du projet :

Le projet prévoit le tuteur social ; mais l'office départemental ne peut l'imposer si la famille subsiste, a-t-il dit. Le mot de tuteur social a choqué ; la commission y substitue celui de conseiller de tutelle ; j'accepte ce mot, beaucoup mieux approprié à la fonction. L'homme dont nous parlons n'est pas un administrateur légal comme le tuteur ; il n'est chargé que d'un pouvoir moral.

Si le père de famille, même mutilé, existe, le conseiller de tutelle disparaît, cela va de soi ; le père commande et n'a pas de comptes à rendre.

Si le père est mort, la mère devient la tutrice légale ; le rôle du conseiller de tutelle obligatoire n'apparaît pas.

Nous l'écartons également dans le cas du tuteur testamentaire et de l'ascendant, quoiqu'ils n'aient pas la puissance paternelle du père.

En terminant, M. Viviani a fait appel à l'unanimité du Sénat pour le vote du projet. L'affichage de son discours a été ordonné.

M. Jenouvrier, puis M. de Lamarzelle ont pris acte des déclarations du garde des Sceaux, notamment de ce que la famille conservait l'intégralité de ses droits au point de vue de la liberté d'enseignement, après quoi, le passage à la discussion des articles voté, la suite de la discussion a été renvoyée à une séance ultérieure.

TRIBUNAUX

Le mystère du champ d'aviation de Buc

Le jeune Boitlin, qui comparait hier devant le premier conseil de guerre, a-t-il obéi au désir de devenir un héros de l'air ou a-t-il été le complice inconscient d'un espion ? C'est ce que les débats n'ont pu établir. Quoi qu'il en soit, il en est ressorti qu'à l'époque où les faits se sont déroulés, le service de surveillance était nul aux hangars du champ d'aviation de Buc.

Le 29 octobre dernier, à 5 h. 1/2 du matin, les élèves de l'école d'aviation constataient qu'un appareil Caudron n'était plus dans son hangar. On le découvrit à 300 mètres de là, alors qu'un individu s'efforçait à mettre l'hélice en mouvement. Apercevant, les élèves, l'inconnu prit la fuite, mais il fut rejoint et arrêté après une course de plus d'un kilomètre. Certains témoins affirmèrent qu'un deuxième individu avait réussi à gagner un bois voisin et à disparaître. Les constatations immédiates permirent d'établir qu'on se trouvait en présence d'un vol commis par des spécialistes de l'aviation. Or, l'individu arrêté, Boitlin, âgé de dix-huit ans et demi, originaire de Canapville (Orne), menuisier, prétendit qu'il n'avait jamais touché à un appareil, bien qu'il en connût la technique par l'étude des ouvrages spéciaux. L'enquête révéla en outre que, dans un hangar voisin, un appareil avait été saboté : le câble du gouvernail de profondeur avait été sectionné, à l'exception de deux fils. Cet aéroplane était le premier à partir pour le cas où il y aurait eu à donner la chasse au voleur. Ce sabotage criminel ne put être relevé à la charge de Boitlin, qui s'en défendit avec énergie. Il déclara qu'il n'avait eu qu'un mobile : connaître pratiquement la manœuvre d'un avion pour devenir aviateur.

Le conseil de guerre s'est rallié à la thèse soutenue par la défense en infligeant un an de prison à l'inculpé. Ainsi qu'il en a exprimé le désir, le jeune Boitlin, qui appartient à la classe 1917, fera l'objet d'une proposition pour le front. Puisse-t-il devenir un héros de l'air !

Corruption de fonctionnaire

M. Audronet, crémerie rue d'Amsterdam, a fait vaillamment son devoir au front. Grièvement blessé et réformé par suite de la perte d'un œil, il est titulaire de la médaille militaire et de la croix de guerre avec deux citations.

Fin décembre dernier, M. Audronet se rendit à l'intendance pour offrir de vendre du cidre à l'armée. L'attaché d'intendance Lalou répondit au crémier que sa proposition n'avait aucune chance d'aboutir. M. Audronet crut qu'en offrant une commission il aurait plus de succès, et il proposa à l'attaché 10.000 francs en cas de réussite. M. Lalou congédia son visiteur et parla à ses chefs de l'incident.

M. Audronet était déféré hier devant le premier conseil de guerre, où, après plaidoirie de M. Garçon, il s'en tira avec une condamnation à 25 francs d'amende.

INFORMATIONS JUDICIAIRES

Enfants martyrs

La femme Marie Laurent, née Lecacheux, demeurant 26, rue Laplace, à Paris, était arrêtée sur mandat du juge Bourguet. Elle était inculpée de martyriser ses cinq enfants. Quatre furent confiés à l'Assistance publique, et la plus jeune, la petite Jeanne, dut être envoyée à l'hôpital. Elle y mourut d'une méningite. L'autopsie pratiquée par le docteur Dervieux révéla qu'une méningite était consécutive à une fracture du crâne résultant d'un traumatisme provoqué par un instrument contondant. En conséquence, le juge d'instruction inculpa la femme Laurent de coups et blessures portés par ascendant, ayant causé la mort sans intention de la donner.

LA VILLE DE PARIS VA ÊTRE 300 mil ions de Bois municipaux

Le Conseil municipal s'est réuni hier en séance publique, sous la présidence de M. Ernest Gay, vice-président.

M. Chassaing-Goyon a exposé le mémoire du préfet de la Seine relatif aux dispositions à prendre pour assurer le service de la trésorerie municipale jusqu'à la fin de l'année. Il en résulte que le préfet serait invité à solliciter des pouvoirs publics un décret rendu au Conseil d'Etat autorisant la Ville de Paris à émettre des bons municipaux remboursables à six mois ou un an jusqu'à concurrence d'une somme maxima de 300 millions. L'intérêt annuel serait maintenu à 5 fr. 25 0/0 pour les bons à six mois et à 5 fr. 50 0/0 pour les bons à un an. Dans les deux cas, cet intérêt serait net de toute retenue pour impôts ou timbre.

Les conclusions de M. Chassaing-Goyon ayant été adoptées, l'assemblée a décidé ensuite que la faculté accordée par délibération du 27 décembre 1915 d'acheter sur les chantiers municipaux du charbon du stock le précaution serait étendue dans les mêmes conditions de prix aux familles dont le loyer d'habitation serait inférieur à 500 francs. Les quantités de charbon ont été fixées à 200 kilos par famille. Les demandes de combustible ne seront recevables que jusqu'au 15 avril prochain.

Après quoi la séance a été levée et le préfet de la Seine a déclaré la session close. — M. E.

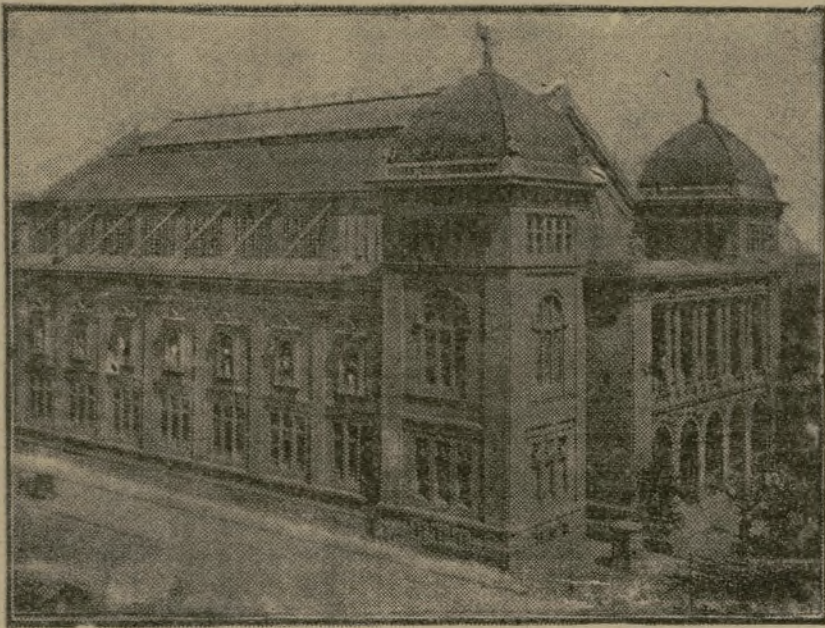
L'invitation de Barcelone aux artistes français

Barcelone.

Nous avons signalé, il y a quelques jours, le fraternel et généreux projet des artistes catalans qui ont eu la pensée heureuse et charmante d'organiser à Barcelone une exposition des œuvres de leurs camarades peintres et sculpteurs français. L'initiative est bien faite pour aller droit à nos cœurs. Elle est une expression de cette communion de pensées et d'élans qui, vivante depuis des siècles entre la France et la Catalogne, se traduit aujourd'hui, pendant que nous luttons pour la liberté du monde, par une manifestation dont le but est un fervent hommage à l'idéal dont nous sommes les jardiniers et qui doit fleurir en tous temps, malgré la guerre, à cause de la guerre ! Du point de vue pratique, l'invitation de Barcelone a un très haut prix. Nos amis catalans ne veulent pas seulement accueillir nos artistes. Ils veulent leur trouver des acheteurs. Ils sont bien résolus, par exemple, à aller dire aux marchands qui ont, d'Espagne, fourni des matériaux de guerre à notre pays : « Vous avez gagné de l'argent avec les Français, achetez-leur des œuvres d'art. »

Je viens de faire une rapide enquête dans Barcelone. Parmi beaucoup d'autres, des artistes francophiles, José Maria Sert, Santiago Rusinol, Casas, Hermen Anglada, Michel Utrillo, bien connus à Paris, organisent avec un beau zèle cette fête de l'art français en terre étrangère — on peut écrire sans craindre de se tromper : en terre amie. Soyez certains que cette fête aura lieu. Le maire, les adjoints les conseillers, tout le monde la veut ici. On va plus loin. On souhaite que le Salon français de mai-juin-juillet soit le premier d'une série de Salons du même genre qui auraient lieu tous les deux ans. Cela fait partie d'un vaste programme d'union intellectuelle, « spirituelle » comme on dit à Barcelone, programme qui envisage, pour un avenir prochain, des développements infinis, des liens innombrables et de plus en plus serrés, dans un ordre bien entendu strictement culturel, entre la France et la Catalogne.

Le Salon projeté comportera 600 toiles réparties en huit salles, dans le Palais des Beaux-Arts.



Le Palais des Beaux-Arts de Barcelone

Ce sera et ce ne peut être qu'un Salon d'union sacrée. On n'y fera aucune différence entre les écoles, entre l'Institut et les révolutionnaires : se, deux pôles esthétiques seront Bonnat et Matisse. On y verra de notre sculpture, choisie avec le même désir d'éclectisme, et aussi de l'art décoratif. On y entendra des conférences faites par de grands Français, archéologues, architectes modernes, sociologues, historiens d'art, sur des sujets où Catalogne et France ont d'intimes points de contact.

C'est, en résumé soit dit, un très grand événement. C'est un très beau geste qui nous est fait d'au delà des Pyrénées : *Il souligne nos amitiés catalanes dans le même moment* — la coïncidence est curieuse — *où d'anciens ministres espagnols des ministres actuels, des commerçants de toutes provinces, des économistes madrilènes, reconnaissent enfin qu'il est indispensable pour l'Espagne de participer à l'entente douanière, anti-germanique, qui sera conclue entre tous les Alliés lors de la paix.*

Ecrivant de ce fait important alors que je suis entouré de quelques-uns de ses promoteurs, je crois de mon devoir de dire aux artistes français : « Choisissez le plus pur de vos œuvres en prévision de l'Exposition de Barcelone organisée pour vous honorer. Les Catalans s'apprêtent à vous applaudir, et, grâce à vous, à aimer davantage, s'il est possible, une France qu'ils vénèrent déjà comme une seconde mère. »

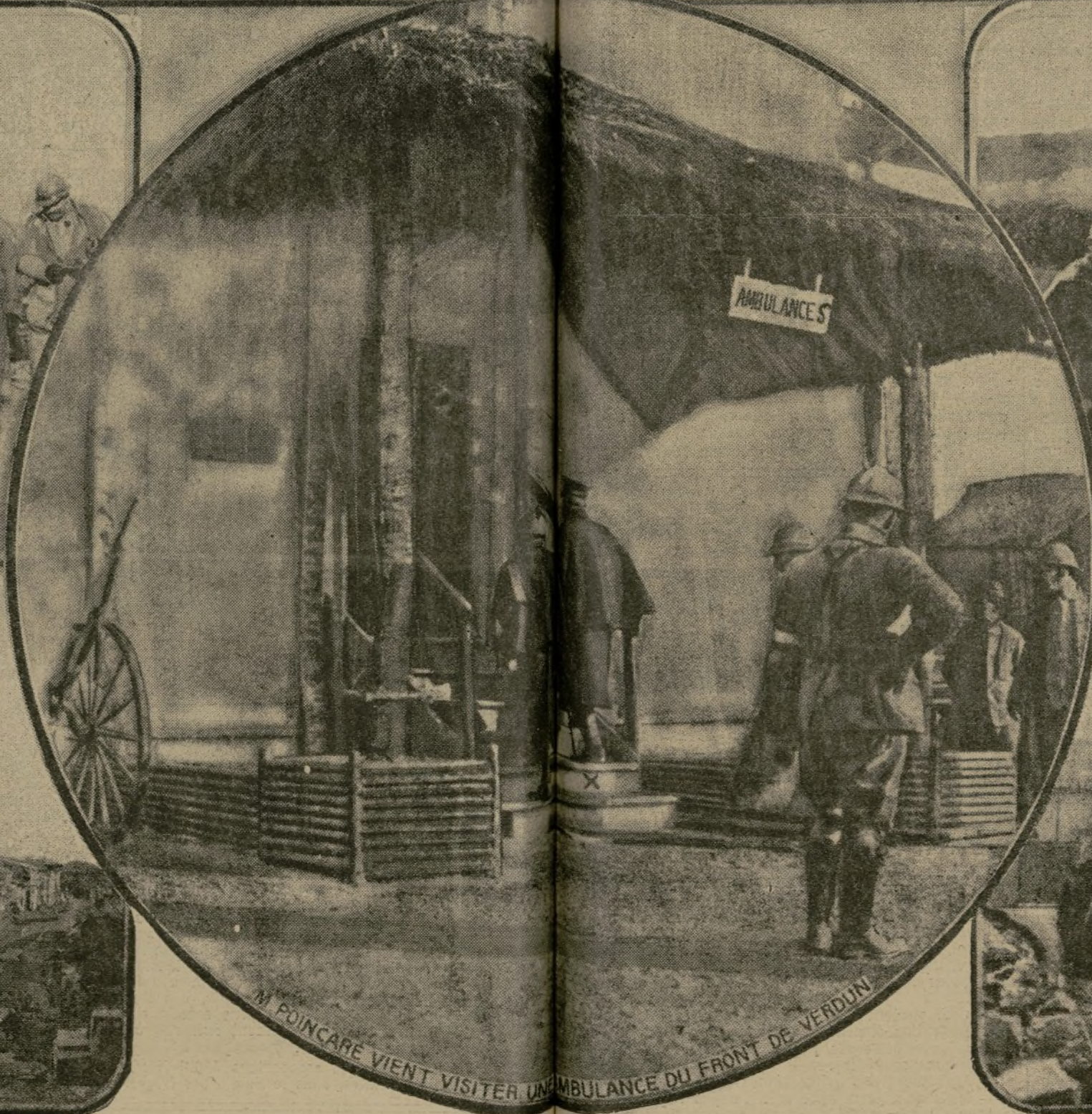
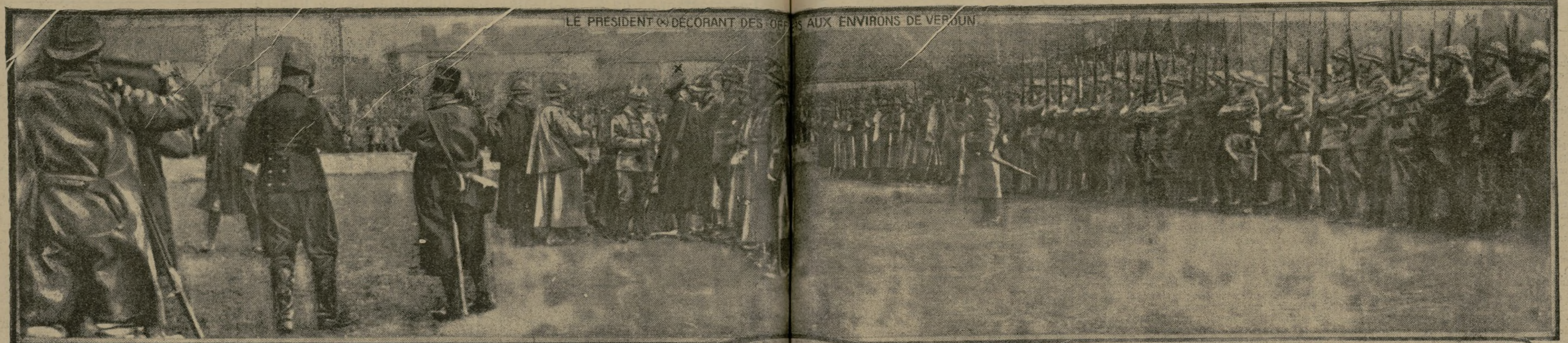
Demandez dans tous les Cafés

1/4 Vittel-Grande Source

Ayuntamiento de Madrid

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

Avant l'attaque. -- Une visite du Président de la République dans la région de Verdun



Toutes les attaques allemandes se brisent contre notre victorieuse résistance autour de Verdun. Incapable de sortir du village de Douaumont l'ennemi arrêté sur la rive droite et sur la rive gauche de la Meuse a cessé ses attaques d'infanterie. Le président de la République, qui s'est rendu il y a quelques jours à Verdun, avait déjà parcouru il y a environ un mois les organisations défensives de la Woëvre et les Hauts-de-Meuse, où il avait visité notamment plusieurs formations sanitaires.

LES CONTES D'EXCELSIOR

LA LETTRE

Tout son être à l'affût du son attendu, la peau sensible et le cœur battant, Colette Durand épiait l'arrivée du train sanitaire.

La grosse Mme Branchu, l'infirmière, venait de lui dire : « Madame Durand, c'est vous qui porterez le café ? » Et Colette, pensant fièrement : « Enfin, je vais servir ma patrie », serrait contre elle le broc plein d'un jus noir qu'on lui avait confié.

Colette avait un mari... un pauvre petit mari... qui, moisissant avant la guerre dans une administration de chef-lieu, continuait à y faire le champion, et ni frères ni cousins !... D'abord, elle s'était félicitée de ce que ses amis appelaient d'un air un peu méprisant « sa chance », puis la honte était venue, et, après dix-huit mois de guerre, elle s'était, un matin, réveillée avec l'irrésistible besoin de jouer son rôle dans la grande lutte... Alors, n'ayant point le diplôme de la Croix-Rouge, elle s'était casée comme ravitailleuse à « l'Ambulance et Cantine de la Gare ».

La conjonction de ce titre eût été plus justement remplacée par un trait d'union, car, en fait, l'ambulance et la cantine ne formaient qu'un... C'était une grande salle que chauffait avec une ardeur nauséabonde un vilain poêle de fonte qu'il fallait bourrer sans cesse. Sur le poêle, dans une lessiveuse, bouillait un éternel pot-au-feu ; des planches garnies de gros pains et de paquets d'épicerie ceinturaient les murs et, dans un coin, derrière la table sur laquelle les boys-scouts épluchaient les légumes, sous une vitrine qui contenait des pansements, était ménagé un espace vide où l'on pouvait poser des civières... L'endroit n'était pas beau, mais Colette s'y sentait mobilisée, et un immense orgueil l'emplissait...

Quand le train arriva enfin, trapu, sombre et couronné de flammèches, elle s'élança sur le quai comme on court à une fête... Le voile et le large tablier blanc seyaient à sa personne ronde et fraîche, et elle allait remplir son rôle d'ange gardien.

Trois infirmières la devançaient : une portait du bouillon, l'autre du lait, la troisième des tartines ; une d'elle murmura, le visage soudain grave : « Ce sont des grands blessés... » En effet, pas une tête ne se montrait aux portières, pas un souffle ne s'échappait du train hermétiquement clos. Le cœur de Colette se serra ; pour la première fois, elle eut le sentiment qu'elle s'était engagée un peu à la légère, que quelque chose de terrible, de bien plus terrible qu'elle ne s'était imaginé, se cachait derrière les parois vernies des wagons !... Elle ne comprit tout à fait, cependant, qu'au moment où elle mit le pied dans le premier compartiment, où la première bouffée d'air fétide entra en elle !... Jusqu'alors la guerre n'avait été qu'un cauchemar lointain, et la réalité, le train-train de la petite ville... A partir de cette

minute, la vie journalière recula dans le brouillard des rêves, et seule devint véritable et tangible l'horrible guerre qui soufflait jusque-là son odeur de charnier !...

Ah ! comme il y en avait, dans les civières superposées !... Certains étaient pâles, vidés de sang ; d'autres, rouges et la face en sueur. Anéantis ou recroquevillés, leurs grands corps sous les nippes accumulées semblaient des masses informes. Dans les visages creux et hirsutes, les yeux brillaient de l'éclat clair et vacillant des flammes qui vont s'éteindre, et pas un cri, pas une plainte ne s'élevait ! Colette, tout de suite, fut ivre... Ivre de dégoût et de peur... Il y avait par terre des taches rouges et grasses, des linges maculés, des épluchures ; l'air épais poissait la peau ; tout ce qu'on touchait était visqueux. Colette, les dents serrées, les yeux troubles, versait son café dans les quarts souillés que lui tendaient des mains encrassées et tremblantes ; quand le broc était vide, un boy-scout lui en passait un autre, et il semblait à la jeune femme que ce train ne finirait jamais, n'aboutirait qu'aux portes mêmes de la mort.

Quand elle se retrouva sur le quai, la seule chose qui la soutint fut cette pensée : « Demain, je ferai dire que je suis malade et je ne viendrai plus... » Elle croyait d'ailleurs en avoir fini pour ce jour-là, être tranquille jusqu'au soir... Mais, quand elle entra dans la cantine, l'odeur odieuse, respirée dans le train, la frappa de nouveau : elle vit une civière dans le coin libre, sous la vitrine aux pansements, et elle comprit que l'horrible épreuve continuait !... D'abord elle eut envie de s'enfuir ; puis, même pour cela, le courage lui manqua, et appuyant son front contre la vitre elle s'isola en regardant au dehors... Derrière elle, une infirmière souffla à une autre : « J'ai fait ce que j'ai pu, mais l'œil tombe en morceaux comme de la gelée, et il a dix-sept blessures sur le corps ; pourvu que la voiture arrive vite ! » Il y eut une pose, puis elle reprit : « Et vous savez qu'il y a encore un convoi d'annoncé pour cette nuit ! Je ne peux rester, Mme Branchu est seule inscrite avec vous ; vous aurez grand-peine à vous débrouiller ! » Elles s'éloignèrent, et ce ne fut plus qu'un murmure confus, accompagné par le ronronnement du bouillon dans la lessiveuse et la respiration hâletante du blessé...

Colette, immobile, fixait sur la voie les lignes luisantes des rails, et un besoin aigu la prenait de pleurer, de se coucher, de mourir, de faire n'importe quoi qui l'éloignât de cet endroit affreux, de cette loque humaine qui gisait là, dans le coin ! Ah ! ce n'était pas elle qui se serait inscrite pour le service de nuit dans le registre noir posé sur la table !... « Ce qu'il doit être désespéré, le malheureux, se disait-elle en pensant au soldat ; ce qu'il doit maudire la guerre, maudire ses souffrances, nous maudire tous, nous pour lesquels il est dans cet état ! » Et il lui sembla que la haine, non seulement de celui-là, mais celle de tous les soldats qui râlaient, qui souffraient dans les lits étroits des hôpitaux ou sur la terre dure des champs de bataille, passait sur sa tête !

Alors quelqu'un la ramena à elle en lui touchant

l'épaule... C'était la grosse Mme Branchu qui lui tendait un papier...

— Madame Durand, fit-elle, vous qui avez de bonnes jambes, courez donc porter cette carte jusqu'à la boîte...

Et elle ajouta plus bas :

— Croyez-vous que ce pauvre diable, dans l'état où il est, a voulu écrire tout de suite chez lui...

Colette avança la main, prit la carte, sortit précipitamment...

D'abord elle n'avait songé qu'au bonheur de s'éloigner, de respirer un air propre, et, tout à coup, voilà qu'un autre désir la tourmentait... Savoir ce que le blessé pouvait bien dire aux siens !... Ce n'était pas une curiosité vulgaire ou malsaine qui la poussait ! Non !... C'était plutôt une intuition impérieuse qu'il lui fallait lire cela, qu'elle devait lire cela... Et comme elle était lasse et incapable d'un long débat intérieur, dès qu'elle fut près de la boîte aux lettres, elle céda à l'ordre secret :

« Ma chère femme, disait la carte, je suis blessé à la tête et aux jambes, mais bien soigné par de très bonnes dames. En somme, rien de sérieux, j'ai de la chance, viens vite me voir. »

Colette répéta tout haut la stupéfiante phrase : « En somme, rien de sérieux, j'ai de la chance... » « Il avait de la chance... » Un œil perdu, dix-sept blessures et « il avait de la chance !... » Il sembla à la jeune femme que son âme se couvrait d'une taie épaisse, la honte l'accabla, elle se compara, elle se jugea, et, brusquement, elle n'eut plus qu'un désir : prendre doucement, dans ses doigts frais, la grosse main fiévreuse et noire qui avait tracé ces lignes héroïques, et pleurer, et s'humilier...

Mais quand elle rentra dans la grande salle, la civière en était partie. Plus rien ne restait à Colette pour effacer sa lâche terreur, son lâche dégoût de tout à l'heure... Alors, comme il fallait une expiation, comme toute son âme criait après une expiation, sans balancer, comme si une force invisible lui indiquait la seule chose possible, elle se dirigea vers le gros registre du service de nuit, posé sur la table, et, avec calme, d'une main ferme, y traça son nom... Pour ce soir-là et pour les autres...

La nuit était tombée, mauvaise et noire, sur le quai désert ; la pluie s'écrasait avec un bruit de papier qu'on déchire ; près du poêle éteint, l'infirmière de garde et la grosse Mme Branchu dormaient, emmitouflées dans leurs manteaux... Un boy-scout ronflait sur sa chaise ; tout était comme engourdi, figé par la tristesse... Seule, la petite Mme Durand n'avait pas sommeil, la petite Mme Durand n'avait pas froid... Soutenue, réchauffée par l'exaltation des grandes victoires, la petite Mme Durand attendait, dans l'ombre, le convoi de nuit, le convoi de misère et de douleur !...

Bruno Ruby.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 11 MARS 1916

32

L'Histoire de Janine

roman

par Jeanne de FLEURY

LE COUVENT -- LE MONDE -- LA VIE

La Vie

XVI

— Oh ! tu me comprends fort bien ! Ce n'est pas ainsi que tu as changé ! Je te trouve plus jolie au contraire, depuis que tu es devenue femme et que tu as souffert ! Il y a dans tes yeux une profondeur et une mélancolie qui sont un nouveau charme...

— Tais-toi, Loulou, il ne faut pas me parler ainsi ! Je vais t'envoyer jouer au cheval avec mon fils, si tu n'es pas sage.

— Et si je suis sage ?

— Je te garderai pour m'aider à cueillir des fleurs.

Mais Jean n'entend pas de cette oreille :

— Non, tonton Louis va jouer au cheval ; bébé veut !

Copyright by Jeanne de Fleury, 1916. Reproduction, traduction et adaptation réservées. S'adresser à la Société des Gens de Lettres.

— Et moi aussi veux ! parodie le jeune officier de marine. Mais tout à l'heure, mon garçon, quand les nobles invités de ta mère seront là ! Va préparer les guides et le fouet, je te rejoins dans le parc !

Et Louis demeure seul avec Janine.

Tout d'abord, l'un et l'autre restent silencieux ; un peu gênée, la jeune femme s'est mise à couper des orchidées ; lentement, avec des gestes distraits et doux, elle cueille dans la serre embaumée les fleurs divines, les fleurs de rêve, et Louis la suit des yeux.

Qu'elle est donc charmante ainsi, la petite amie de son enfance ! Toute rose dans sa robe du soir, une écharpe de plumes blanches voilant la nudité de ses épaules, ses cheveux blonds attachés simplement dans le cou, elle va, de ce pas glissant de fée qu'elle a toujours conservé, la traîne aiguë de sa jupe étroite la faisant paraître plus grande ; et Louis, en la retrouvant si semblable, plus belle seulement, Louis croit les jours du passé revenus. Doucement, il demande :

— Tu aimes donc toujours la rose, Nini ? Tu avais une robe comme celle-là, le soir... le soir des manœuvres, tu sais, où tu t'es offerte une si incohérente migraine ! la migraine du sérieux emballement, quoi !

Janine s'est retournée, le regard soudainement attiré ; gentiment, elle s'assied près de son cousin :

— Oh ! Louis ! ne parlons plus de tout ce passé vieux-tu ? Mais parlons de plus loin encore, de notre enfance, des chers disparus, de la vieille maison, de tous nos précieux souvenirs ! Pauvres Jaudonniers ! Je n'y suis plus retournée depuis la mort de grand-père ; je ne peux plus, ô la chanson de l'oncle Pierre :

.....O vieux nid discret !
Que tu vis de choses et que tu sais de doux secrets !
L'amour a chanté sous ton toit sonore,
La mort a passé et tu vis encore,
Conservant le parfum des mortes floraisons !...

Et Louis continue, essayant de mettre une espérance dans les intonations de sa voix :

.....O ma chère maison !
Tu verras revivre et franchir ta porte
Des joies, des douleurs que tu croyais mortes,
Car la vie et la mort ont les mêmes frissons.
O ma chère maison, mon nid, mon gîte,
Le passé t'habite, ô ma chère maison !

— Dis, Janine, tu reviendras encore aux Jaudonniers ?

— Peut-être, Louis !

— Quand ?

Janine essaye de sourire :

Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille, lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs !

— Ah ! non ! Trêve de poésie ! Nous sommes trop lyriques, ce soir ! Moi qui étais venu pour causer avec toi, je t'ai tout juste vue deux fois un quart d'heure, depuis mon retour de Saïgon... où il faisait moins chaud qu'ici ! On étouffe, dans cette serre !

— Oui, partons !... Il faut que mes invités me trouvent calme et prêt ! Sois gentil, va à la maison rapporter ces roses, je demeure encore à cueillir quelques orchidées.

— Autrement dit, tu me sèmes !

— Mais non, je compte bien ne pas t'épargner le tour du propriétaire.

— Et ton fils qui m'attend pour jouer au cheval !

— Ah ! c'est vrai ! Le pauvre chéril ! Si je peux, j'irai vous rejoindre tout à l'heure ! Tu es venu par la gondole ?

A L'HOPITAL

La sublime Cour des Miracles

Avant la guerre, on y accrochait des tableaux, à présent on y soigne des malades. Telle salle qui fut témoin des élucubrations cubistes est maintenant la « Troisième blessés »... Il n'y a plus rien sur les murs, mais au pied, comme une cimaise magnifique, s'alignent correctement de petits lits en fer, tous pareils. En place des gardiens vont et viennent, alertes et légères, des infirmières toutes blanches; la foule des braves bourgeois du dimanche qui hurlait d'horreur devant la peinture fauve et s'extasiait sur le talent de M. Lalyre ou autres Chocarne-Moreau est remplacée par des poilus malades, ou plutôt blessés, écopés ou mutilés le plus souvent. Le palais est devenu un hôpital; mais ce n'est pas un hôpital triste et somnolent tenant du couvent et presque de la prison; les murs ne sont pas encore imprégnés de souffrance et de désespoir; ils se souviennent des fêtes d'autrefois. Tout a l'air provisoire et passager — même la douleur. Ceux qu'on soigne n'ont pas l'uniforme gris des malades, ce sont des soldats qui n'ont pas encore retrouvé l'usage de leurs membres blessés; les médecins, à force de soins, à force de temps, essaient par une lutte acharnée et constante d'arracher quelque chose à la destruction.



Ces soldats ont encore les uniformes qu'ils avaient quand ils sont tombés sur le champ de bataille. C'est une armée de bancals, de manchots, de boiteux, toute une foule avec des bâtons, des cannes et des béquilles, une Cour des Miracles glorieuse et sublime imposant le respect comme un Panthéon, vivante et multicolore: chéchias des zouaves, capotes bleues des fantassins, kakis des armées d'Orient, vareuses noires des mar-souins et des chass'bi, pantalons rouges des premiers jours.

Dans le grand hall de la sculpture, on épluche les patates tous les matins, il y a par terre un tas de pommes de terre et autour, debout ou assis, des soldats qui, d'un couteau agile, les épluchent. Ils fument — une petite fumée bleue monte des pipes et des cigarettes; on voit des scènes renouvelées de la fable *L'Aveugle et le paralytique*. Un manchot dit à un béquillard :

— Bourre-moi ma pipe, vieux, et puis allume-la moi.

L'autre obéit et plaisante, car ils ne sont pas tristes; ils ont la gaieté qu'on a quand on est soldat, et n'ayant rien d'autre plus près d'eux à blaguer, ils blaguent leur malheur. Dites par d'autres, ces plai-

santeries seraient ignobles, eux seuls ont le droit de les faire, et ils ne s'en privent pas :

— Tiens, la voilà ta pipe. Mais dis voir comment que tu feras pour envoyer des baisers à ta femme ?

— Crâne pas, si la tienne se sauve, t'auras du mal à courir après, avec ta patte folle !

Et ils rient, et puis ils parlent de la guerre.

— Ça tape à Verdun. Qu'est-ce qu'ils doivent prendre, les Boches !

— Parle pas des Boches, tu ne les connais pas. Moi, ils m'ont gardé six mois; mon bras, c'est leur major qui me l'a coupé. Demande au zouave; c'est pas vrai ? On était ensemble.

— Tu te rappelles la ferme où ils nous avaient menés : il y avait deux infirmiers qui avaient été pris avec nous. Qu'est-ce qu'ils ont pris comme boulot, cette nuit-là...

— ... On déménageait l'ambulance parce que les Boches approchaient; seulement, le cheval de la voiture a été tué. Qu'est-ce que tu voulais faire ? il n'y avait plus qu'à rester là.

— ... Les Boches nous avaient mis dans la cuisine; il y avait de la paille par terre; on était peut-être une centaine; leurs blessés, à eux, étaient dans la salle à manger. Les casques à pointe vidaient la cave du vieux sans rien dire; ils buvaient bien, les rosses ! Ils ne l'ouvraient pas; et le vieux, tu parles de la tête qu'il faisait, de voir comme ils déménageaient sa maison.

— Et quand les Boches ont voulu qu'il fasse du café ! Il y avait des blessés plein sa cuisine, et,



appuyé contre son armoire, un gars qui avait le ventre ouvert. Alors, il a fallu le déranger; tu parles s'il gueulait; le vieux en tremblait, de pa-ta-ger dans le sang et la paille avec ses sabots.

Jamais je n'oublierai ce truc-là. Quand on bougeait, il fallait remuer les autres, tant on était serré. Alors, les bras cassés, les jambes démolies, les ventres en compote, vous pensez s'ils jetaient des cris. Il y en



a trois qui sont morts cette nuit-là. Les Boches allaient chercher nos deux infirmiers pour les emmener. Vers le matin, on a amené un artilleur qui était dans un champ depuis trois jours, avec la cuisse écrasée. Et tout ça pêle-mêle dans la paille : des gars qui pleuraient, qui criaient qu'on les achevât, dans cette belle cuisine de paysan du Nord, avec des casseroles bien propres et du papier en dentelle sur les rayons, et puis à la porte un gros Boche avec son casque et sa pipe en porcelaine, qui montait la garde, baïonnette au canon. Je ne peux pas m'empêcher d'y penser, à cette nuit-là, quand je lis le communiqué de ces jours-ci, les histoires de Douaumont et tout le fourbi. Ah ! les pauvres gars, les pauvres copains qui sont là-bas...

Une sonnerie de clairon résonne dans le hall, répercutée par tous les échos. C'est le major.

Un caporal crie :

— Ohé ! les hommes patates, au trot, en haut pour la visite !

Et, clopin-clopant, butant sur les marches, s'agrippant à la rampe, les écopés montent l'escalier.

André Warnod.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE
les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale	Les événements locaux
La vie artistique	La vie économique
Les procès importants	Les sports
Les accidents graves	Tous faits pittoresques

COMPTABILITE 53, rue de Clichy, 53 PARIS PLOMB

— Par la gondole, tout comme à Venise ! Et j'ai eu le loisir de constater que la Garonne était aussi peu limpide que l'Adriatique !

— Oui, mais les rives gasconnes sont moins tragiques et moins « romance » que celles de la lagune. Tu n'as jamais fait le trajet de Bordeaux-Lormont ?

— Non ! et je dois t'avouer que cela m'a changé des grandes traversées et des paysages d'Orient ! Ne te fâche point ! J'ai trouvé ça tout à fait charmant, d'ailleurs ! Tu m'avais bien expliqué que votre nouvelle propriété, sur la rive droite du fleuve, en aval de Bordeaux, était nichée, tel un nid d'angle, sur le coteau de Lormont... Je savais qu'elle dominait l'eau et qu'on y jouissait du panorama de la ville et de sa rade, s'estompant au loin, dans les brumes du fleuve...

— Tu blagues, Loulou !

— Non, sur l'honneur ! Je m'amuse seulement à retrouver les mots précis d'une de tes lettres, et je constate que, pour une fois, tu n'as pas trop été du Midi.

— Oui ! la Fougère est une jolie propriété, mais je n'y ai aucun souvenir; j'aime mieux les Jaudonnières !

— Les Jaudonnières que tu fuis parce qu'elles t'en rappellent trop ? O logique de Janin ! Tâche que ton fils, qui te ressemble comme il n'est pas permis, que ton fils qui a tes yeux, ton sourire, ton cœur, je le crains bien, tâche qu'il soit moins sentimental que toi, ma petite !... Tiens, le voilà ce charmant marmot, chargé de trois fouets et d'une paire de guides ! Fichtre !... trois fouets... c'est beaucoup. C'est moi le cheval, Jeannot ?

— Non, c'est toi le « tochet » !

— Ah ! j'aime mieux ça, rapport les fouets !

... Lorsqu'un moment après, sa moisson terminée, Mme Markinsen quitta la serne, elle

éprouva une sensation de bien-être à retrouver l'atmosphère allégée de la chaleur du jour; son regard s'attachait sur le ciel qui pâlisait, et elle céda au charme que lui inspirait la douceur de cette heure.

Elle savait qu'en marchant quelques pas encore elle trouverait, au détour de l'allée, la brusque apparition des horizons libres, et, devant elle, au bas du coteau raviné et abrupt, le spectacle de la plaine et du fleuve se déroulant, paisibles, sous la caresse de la lumière mourante.

Son espoir ne fut pas déçu. Le soleil tardif de juillet demeurait encore, embrasant la ville lointaine, s'attachant aux vitres des maisons, aux coupes des monuments, mettant de l'or aux flèches des églises, des paillettes sur la rivière, qui, durant un instant étincela; puis, les flammes du couchant s'éteignirent, le jour diminua, demeurant à peine, tandis qu'autour d'elle le parc s'em-plissait d'ombre, et que, très bas, à ses pieds, une lueur violette glissait sur l'eau devenue morne.

Et Janine pensa que c'était bien là l'imace de sa vie. Son bonheur avait duré moins d'une année, rayonnant, splendide, trop radieux pour demeurer longtemps ! L'amour avait tout transformé autour d'elle, mettant de la beauté sur chacun de ses pas ! Puis, tout à coup, les flammes de sa joie s'étaient éteintes; sa tendresse trahie s'était évaporée, rapide, comme la lumière qui s'en va, le soleil disparu; et ses jours s'étaient remplis d'ombre; dans ce cœur de vingt ans, la nuit déjà tombait.

Comme Louis, ce charmant ami d'enfance, ce frère de jeunesse, avait eu vite fait de deviner la détresse de son âme ! Elle ne lui avait pourtant jamais fait de confidences mais, lui, dès le premier jour, avait lu dans ses yeux :

« Es-tu heureuse, au moins ? » avait-il demandé.

Oh ! que cela lui avait fait de bien et de mal de le revoir ! ce cher témoin du bonheur passé...

Une rumeur confuse arracha Janine à son immobilité rêveuse; venant du sous-bois, des voix se rapprochaient.

Était-ce le mystère de cette heure, ou bien la tristesse du crépuscule qui fit frissonner ses épaules et frémir les fleurs qu'elle tenait entre ses bras ?... Il lui sembla qu'un trouble surnaturel l'envahissait tout entière; une émotion profonde se répandit en elle et, sans qu'elle pût définir pourquoi, la jeune femme demeura anxieuse, attendant que son émoi se précisât, que les voix entendues parlèrent encore, que, dégagées de l'ombre des arbres, les silhouettes qui s'avançaient se dessinassent enfin !

Et ce fut son mari que Mme Markinsen reconnut tout d'abord, ce qui lui expliqua son étrange malaise. Lui, toujours en retard ou absent, comment était-il déjà là ? Cette présence, tant désirée jadis, maintenant lui devenait atrocement douloureuse. Il y avait en elle, lorsqu'ils se retrouvaient, un émoi mauvais dont la jeune femme ne pouvait se défendre et qui l'humiliait dans le fond de son âme ! L'envoûtement durait-il encore ? Quand arriverait-elle, enfin, à l'indifférence paisible ?

Une voix railleuse l'interpella :

— Une nymphe en ces lieux solitaires... l'attitude extatique... des orchidées dans les bras, j'en jurerais, je les devine à leur subtil parfum ! ce ne peut être que vous, Janine !... Je savais bien que nous vous retrouverions penchée au bord de quelque abîme, en contemplation devant les mélancolies de la belle nature !

(A suivre.)

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

Les nouveaux sous-marins allemands

Depuis qu'il y a des hommes, et qui se battent entr'eux, la formule géométrique de la guerre était restée la même; les deux adversaires marchaient à la rencontre l'un de l'autre et s'affrontaient de niveau. L'énorme conflit actuel a ceci d'essentiellement neuf : ce n'est plus la guerre plane, mais la guerre dans l'espace. Les belligérants s'observent, s'éluent, s'abordent en profondeur, s'exterminent verticalement et cela tient à deux armes nouvelles : le plus lourd que l'air et le plus lourd que l'eau : l'aéroplane et le sous-marin.

Le problème du sous-marin était à peu près résolu vingt ans avant le premier bond du premier aéroplane. La genèse du poisson mécanique a fait assurément moins de bruit dans le monde, avant la guerre, que l'éclosion de l'oiseau de bois et de toile, et sans aucun doute, en dépit du rôle capital que le submersible a commencé de jouer dans le présent conflit et qui prend de jour en jour plus d'importance, l'engin subaquatique, dont les Allemands tirent un si vilain parti, est encore assez ignoré du grand public.

Les Allemands ont annoncé au monde entier qu'ils allaient reprendre la guerre sous-marine un moment ralentie et recommencer à torpiller les paquebots et les navires marchands dans le seul but final d'augmenter le nombre des victimes innocentes que les lois internationales semblaient



Le capot d'un sous-marin anglais

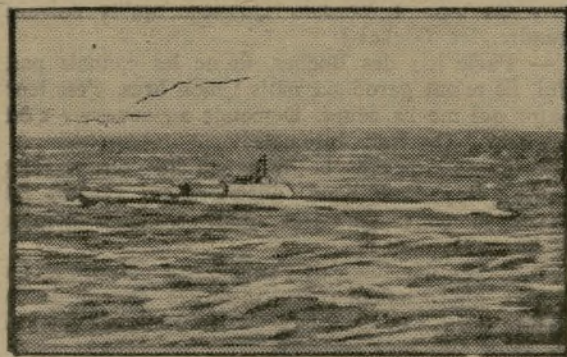
pour toujours mettre à l'abri des horreurs qui sont le cortège habituel des hostilités.

Ils ont construit à cet effet des submersibles d'un nouveau type qui posséderaient au premier chef les qualités requises pour le genre de travail qui leur est demandé. Nos ennemis ont cherché tout d'abord à s'assurer que leurs engins mystérieux pourraient résister ou éviter les attaques des torpilleurs et des chalutiers, et aussi la canonnade des navires marchands armés. Un sous-marin a besoin de se tenir sans gêne à dix mètres au moins quand il marche en profondeur; les nouveaux petits navires boches peuvent se maintenir à 35 ou 40 mètres au-dessous de la surface des flots; ils auraient même pu atteindre 60 mètres aux essais. Comme à 30 mètres déjà, on constate un fléchissement de la coque d'une quinzaine de millimètres par suite de la pression que supporte l'engin, des dispositifs spéciaux auraient permis aux constructeurs allemands d'empêcher cette déformation de la tôle d'acier.

En outre, entre les doubles coques, divisées en compartiments grâce à des cloisons transversales, comme les zeppelins, a été placée une matière sur laquelle est gardé le plus grand secret et qui gonfle immédiatement lorsque l'eau pénètre par suite de l'éventrement des flancs du submersible. Il se fait ainsi une sorte de bouchon qui arrête aussitôt toute crainte de voir le navire couler. Il peut alors continuer un moment sa route en profondeur et gagner des endroits sûrs, où il pourra émerger et entreprendre les réparations nécessaires. De plus, la partie supérieure du sous-marin et son kiosque sont protégés par un blindage puissant qui leur permet de supporter, affaiblement les officiers boches, l'explosion d'un obus de plus de 100 millimètres de calibre.

Les ingénieurs allemands ont fortement étudié le problème de la navigation sur l'eau et sous l'eau. Ils ont, à cet effet, muni leurs submersibles d'un moteur aussi puissant et aussi peu encom-

brant que possible. Ils ont choisi un type qui, sous le plus petit volume, offre le maximum de force et de durée sans ravitaillement : c'est un moteur à pétrole à quatre temps qui met le petit navire en surface et charge des accumulateurs moyennant un simple débranchement. Le moteur à explosion s'éteint pour la plongée, qui



Un sous-marin allemand

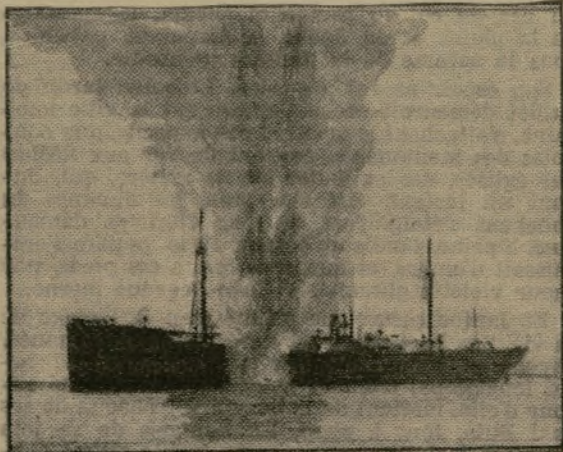
s'effectue en trois minutes, et le moteur électrique, approvisionné en émergence, lui succède immédiatement. Les Allemands ont obtenu après de nombreux tâtonnements et essais d'appareils successivement abandonnés un propulseur qui produit le minimum de gaz délétères, le minimum de chaleur et point du tout de fumée. Le moteur donnerait un cheval de puissance par 20 kilos de poids, alors que la vapeur demandait au moins 40 kilos; il ne consommerait que 300 grammes de pétrole par cheval.

Les nouveaux sous-marins allemands ont été conçus en vue de longues randonnées. Afin qu'ils pussent emporter de grosses provisions de carburants, être pourvus de tous les engins de guerre nécessaires, et habitables pendant de longues périodes par un équipage assez important, nos ennemis leur ont donné un fort tonnage. Les tout derniers types jaugent 1,500 tonneaux; quelques-uns atteindraient même 2,000 tonneaux. Pour ces diverses raisons, les submersibles ennemis sont capables de tenir très longtemps la mer et d'effectuer de longs voyages sans être obligés de revenir à leur point d'attache. Leurs gros approvisionnements leur permettent un rayon d'action considérable, 6,500 kilomètres environ, et des déplacements rapides grâce à leur vitesse qui atteint de 18 à 20 nœuds en surface et 12 nœuds en immersion.

Leur action militaire est évidente par suite du temps important qu'ils peuvent rester en plongée et qui approche de 30 heures; grâce à l'amélioration apportée à l'aération qui est réalisée par des cheminées spéciales fonctionnant sans l'émergence du sous-marin, les hommes de l'équipage résistent fort bien pendant une marche très longue en plongée.

L'armement des nouveaux submersibles allemands a été augmenté : il compte des canons de 75, de 100 et même 120 millimètres, un nombre fort respectable de torpilles. Un nouveau dispositif leur permettrait de torpiller avec assez de précision, les navires, tout en restant immergés à une certaine profondeur. Ils seraient ainsi davantage à l'abri des coups des torpilleurs chargés de leur donner la chasse, car il est plus difficile de les démasquer alors, surtout si la mer est un peu houleuse, par le peu de visibilité du périscope. Il semble que la *Provence-II* ait été coulée par un sous-marin allemand, opérant dans ces conditions.

Les Allemands ont accru encore le rôle de leurs sous-marins, en augmentant le nombre des mines de blocus qu'ils pouvaient emporter dans leurs croisières. L'officier commandant a l'ordre de dé-



L'explosion d'une torpille

poser, dans les passes ou à l'entrée des ports ennemis, des mines puissantes, afin de rendre le mouvement des navires très dangereux sur les points désignés à l'avance. Le submersible possède à cet effet un compartiment spécial où des mines sont disposées sur une tringle le long de laquelle on peut les faire glisser. Un homme, muni

d'un scaphandre, pénètre, le moment venu, dans la chambre, et fait jouer les manettes nécessaires pour la remplir d'eau. Il ouvre alors une trappe, qui met le compartiment en communication avec la mer et lâche les mines, les unes après les autres. Sa mission accomplie, il referme la trappe, vide le compartiment d'eau et le rend à nouveau étanche.

Les nouveaux types de submersibles peuvent lâcher leurs mines par un système plus simple. Dans la coque du sous-marin existent des sortes d'alvéoles, s'ouvrant dans l'eau et renfermant chacune une mine accrochée par un dispositif spécial. De l'intérieur, un homme déclenche la pose des mines, au moment voulu.

Nos ennemis avaient espéré au début, grâce à leur ténacité, effectuer le blocus des côtes des nations adverses et affamer en particulier l'Angleterre. C'était une utopie; le temps s'est chargé de montrer aux Allemands à quel point ils se faisaient illusion. Ils espéraient aussi embouteiller les flottes alliées; ils n'ont pas réussi davantage à réaliser leurs espérances. Il ne leur reste qu'à continuer le torpillage des paquebots, sans aucune utilité au point de vue militaire, et c'est à quoi semble se livrer le *Mewe*, sorte de torpilleur sous-marin, de grandes dimensions, dont les Boches sont si fiers.

A un lecteur anonyme. — Nous sommes à votre disposition pour vous donner toutes explications. Veuillez passer 88, Champs-Élysées, de 5 à 7.

LES SPORTS

AU C.E.P. DE PARIS

Brevet de marche. — Demain dimanche, onzième Brevet de marche pour les adhérents du C.E.P. : 40 kilomètres à courir en un maximum de sept heures, y compris deux arrêts de cinq minutes et un arrêt de trente minutes.

FOOTBALL ASSOCIATION

France contre Belgique. — Demain, à 2 h. 30, sur le terrain de la Légion Saint-Michel, 88, rue Olivier-de-Serres, une équipe France contre une équipe Belge se rencontreront. Le côté intéressant de cette rencontre est que onze éboueurs belges reviennent du front pour vingt-quatre heures, afin de prendre part à cette rencontre, qui s'annonce comme des plus mouvementées.

L'Olympique Lillois à Paris. — La réunion des membres du club champion de France, actuellement réfugiés à Paris, aura lieu ce soir à 9 heures, à la « Chope du Nègre », 13, rue du Faubourg-Montmartre.

La Coupe Romande. — Les matches pour ce nouveau championnat, organisé en Suisse sur l'initiative du Sport suisse par le comité régional de la Suisse romande, commenceront demain dimanche, à Lausanne, Montfroid 1 jouera contre Genève 1; et à Colombier, Cantonal 1 recevra la visite de Forward 1, de Morges.

LA ROBE DE SERGE

Les petites robes marine en serge, en gabardine, en whipcord ont autant de vogue que les robes de taffetas; elles sont d'un degré de toilette plus simple et sont plus faciles à mettre, surtout à cette époque froide. Dès qu'il fera beau, elles seront charmantes pour sortir en taille; elles ont l'avantage d'habiller parfaitement presque toutes les femmes, alors que le taffetas ne sied bien qu'aux silhouettes assez minces.

Le modèle croqué ici est en fine serge marine; la jupe est ample sans exagération, quatre mètres environ; c'est du reste la moyenne de la plupart des robes actuelles. Seules, les jupes à volants ont une ampleur plus grande, mais une robe de laine ne saurait s'élargir davantage sans devenir d'un poids gênant. L'empieusement de la jupe et le bas du corsage peuvent être en même tissu que le reste de la robe ou en taffetas, mais la robe sera plus pratique tout en l'usage. Une fine soutache, qu'on voit sur le croquis, est la seule garniture. Elle souligne les poches, le bord des longues manches et garnit la petite pelerine qui donne une note originale et chic à cette robe. Le boutonnage, vrai ou simulé, tout le long de la robe, est toujours en vogue; c'est une ornementation commode et qui fait toujours bien. Sur ce modèle-ci, les boutons sont en passementerie noire ou en soutache, laissant à l'ensemble l'aspect discret que doit plus que jamais avoir toute notre toilette!...



Robe de serge marin soutachée.

Jeanne Farmant.

LA VIE INTELLECTUELLE

Prussiens d'hier et de toujours

M. G. Lenôtre est un conteur d'anecdotes historiques. Et il n'est pas un mauvais conteur. Certes, il raconte longuement, comme tous les conteurs, mais il ne manque pas d'une certaine variété dans ses histoires.

Il ne manque pas non plus d'une certaine fantaisie. D'abord, le sonnet de l'actualité le détermine, et il rassemble aujourd'hui des anecdotes sur les Prussiens parce que les Prussiens aujourd'hui font beaucoup parler d'eux. Ensuite, il n'est point l'ami de la vérité. M. G. Lenôtre cause devant quelques auditeurs de salon, et il dit ce qui peut leur plaire. Cet agréable causeur subordonne tout à l'effet. Il importe que son anecdote émeuve ou amuse. Il importe qu'elle flatte les préjugés. Sans malice, M. Lenôtre dénature donc les documents et sans effort il leur fera exprimer exactement le contraire de ce qu'ils expriment. M. Lenôtre n'est pas un historien. Et il ne peut pas être un historien précisément parce qu'il est un conteur d'anecdotes historiques. Mais qu'on ne lui demande pas ce qu'il n'a point : on peut se plaire à ses récits obligeamment arrangés et on doit se dire qu'il en reste toujours quelque chose pour les conversations du lendemain.

La psychologie de ses contes est sans doute un peu sommaire, mais elle n'est pas tellement fautive. Vous avez entendu dire que les Prussiens sont des parvenus. Chez nous, les parvenus français, si frustes, si bruts qu'ils soient, et même s'ils ont tous des défauts vagues irrésistibles et profonds que l'on résume en un mot : la muflerie, prêtent à sourire. Ce sont des parvenus français. Ils sont glorieux et comiques. Le parvenu prussien est essentiellement grossier, et voilà tout. Or, les Prussiens sont des parvenus. Tous les Allemands sont des parvenus. Tous ont la grossièreté ostentatoire et accablante. Ainsi s'expliquent leur manie de domination et leur soudaine fureur de conquêtes.

C'est l'explication que donne M. G. Lenôtre. Et il la donne avec pittoresque. Les Allemands étaient misérables. La rançon de cinq milliards que leur consentit la France en 1871, en les enrichissant, les sur-excita. Cinq milliards ! Quelle aubaine ! Jamais depuis le jour où la manne tomba dans le désert sur les Hébreux affamés, le monde n'avait été témoin d'un pareil prodige. Tous les Allemands se figurèrent qu'ils allaient être riches individuellement et que le temps était enfin venu de rire et de godailler comme ces fainéants de Français.

Leurs chefs avivèrent cette frénésie ; et on sait le mal qu'un souverain peut faire à son peuple. C'est partout le déséquilibre et la dégénérescence dans la folie des grandeurs. Et aucune discipline du goût. C'est pourquoi, lorsque commença la phase inévitable de la bâtisse, surgissent de terre des gares cyclopaéennes, des hôtels des postes égyptiennes, des banques copiées sur les palais de Sésostris et des débits de tabac inspirés de la tour de Babel. On élève pour commémorer la bataille de Leipzig un monument qui semble l'œuvre d'un dément avéré. L'art incohérent des cubistes trouve à Berlin des admirateurs qui prennent au sérieux cette mystification et proclament doctement qu'une forme nouvelle de la pensée humaine vient d'être révélée. Cette folie se manifeste enfin dans la guerre comme elle se manifestait dans la paix. Et elle y est encore plus insupportable.

Or, il est bien évident que, ce disant, M. Lenôtre n'explique pas tout. Mais son explication est plausible, les auditeurs fumant leur cigare admettent volontiers qu'il y a quelque chose de vrai là-dedans. Le causeur qu'est M. Lenôtre aperçoit leur contentement et qu'ils sont presque persuadés et qu'ils ne souhaitent que de l'être entièrement : il étire donc sa démonstration en prolongeant sa conversation. Mais son argumentation s'affaiblit peu à peu.

Toutefois, le paradoxe jaillit et relève l'attention fléchissante. Et chacun se flatte de retenir ce paradoxe et espère bien avoir l'occasion prochaine d'en faire à son tour un brillant usage.

M. G. Lenôtre vise constamment à l'effet, disais-je. Il tend très vite à tout lui sacrifier. Méaventure commune aux conteurs. Ils sont faciles et légers. Ils tombent dans le frivole. M. Lenôtre — et l'attention redouble autour de lui, et les femmes elles-mêmes attestent que au moins voilà un homme qui comprend l'histoire — M. Lenôtre n'est pas éloigné de prouver que les Allemands nous font la guerre par amour du vin de Champagne.

Tout cela est fort joli, avouez-le ; mais il est fatal que M. Lenôtre ne s'arrête pas en si agréable chemin. Et si après la guerre de 1870 le premier effort de l'industrie allemande se porta sur la fabrication du vin de Champagne, M. Lenôtre opine nettement que ce fut avec l'espoir que cette boisson ensorcelante, même frelatée, dégrugillerait les intelligences teutonnes. On sourit dans l'élégant auditoire et on pense que M. Lenôtre a beaucoup d'esprit et que ce qu'il dit est, au surplus, fort sage. Mais M. Lenôtre veut prolonger son succès, il « perd pied », il abandonne toute logique. L'expérience du champagne allemand fut à ce point lamentable, dit-il, qu'elle risqua de compromettre les amicales relations de l'Allemagne et de la Turquie. Lors du voyage de Guillaume II à Cons-

tantinople, la bonne intimité existant entre le kaiser et le commandeur des croyants fut troublée, en effet, par un incident fâcheux : ce dernier, croyant flatter son invité, ne lui servit que du champagne allemand, et ceci faillit tout gâter...

Ainsi badine M. Lenôtre autour de l'histoire et de l'actualité. Et ses plaisanteries, pour être un peu « appuyées », ne sont pas de mauvaise grâce.

J. Ernest-Charles.

THÉÂTRES

A l'Opéra. — C'est à la matinée de demain dimanche que le public parisien aura pour la première fois l'occasion d'entendre ensemble les deux grands artistes italiens : Mme Carmen Melis, l'admirable soprano dramatique, et le célèbre ténor Amadeo Bassi, dans l'acte du Nil, *l'Aïda*, et le quatrième acte de *Manon Lescaut*, de Puccini. On sait que le réputé baryton de l'Opéra, M. Lestelly, prendra part à cette belle représentation.

A l'Opéra-Comique. — La belle reprise d'*Aphrodite*, à l'Opéra-Comique, avec une mise en scène nouvelle et ses masses chorales sur le théâtre, a fait acclamer jeudi Mlle Marthe Chenal, splendide dans le rôle de Chrysis, et son vibrant partenaire, M. Darmel.

L'œuvre exquise et chatoyante de M. Camille Erlanger, conduite par l'auteur, sera donnée, pour la seconde fois, samedi 25 mars, en soirée.

Demain dimanche, en matinée, *Pailasse* et *Lakmé* (second début de Mlle Brothier) ; le soir, *Manon* (Mlle Vallin-Pardo, MM. Léon David et Jean Périer).

Mlle Mary Garden jouera, jeudi, en matinée, la *Traviata*, où elle vient de s'affirmer incomparable, et les *Cadeaux de Noël*.

Aux Capucines. — Le théâtre des Capucines donnera demain dimanche, à 2 h. 1/2, une matinée de son nouveau spectacle — dont nous avons enregistré le très gros succès — *Paris aux quinquets*, la délicieuse revue de M. Michel Carré ; le *Successeur*, l'amusante comédie de M. Robert Dieudonné, et *Devant le rideau* ! le joli prologue de M. Georges Davize, avec toute la brillante interprétation, Mlles Alice Bonheur, Mériandol, Derna, Carel, Jardy, Dally, Calvet et Yane Exiane, MM. Berthez, Etchepeyre, Grouillet, A. Lamy, Derblay, Bellon, etc.

SAMEDI 11 MARS

Comédie-Française. — A 8 heures, *Primerose*.

Opéra-Comique. — Relâche.

Odéon. — A 2 heures et 7 h. 45, *Par le glaive*, *Collette* ou *Une conspiration sous Louis XVIII*.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *Nono* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès).

Ambigu. — A 8 h. 30, jeudi, samedi et dimanche, *Ma tante d'Honfleur*.

Apollo. — A 8 h. 15, la *Cocarde de Mimi Pinson*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, tous les soirs, *Kil* (Max Dearly).

Athénée. — A 8 h. 30, le *Coc en pâte*.

Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *Paris aux quinquets*, revue ; le *Successeur*, *Devant le rideau*.

Châtelet. — A 7 h. 50, les *Exploits d'une petite Française*.

Cluny. — A 8 h. 30, *Cochin de printemps* !

Déjazet. — A 8 heures, les *Fiancées de Rosalie*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30 (mat. jeudi, dim. et fêtes), *Coralie et Cie*.

Grand-Guignol. — A 2 h. 45 et à 8 h. 45, le *Cyclope* ; la *Maison dans la brume* ; le *Court-Circuit* ; l'*Homme qui fut aimé*.

Gymnase. — A 8 h. 45, la *Layette ou une famille de cabochards*.

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, la *Femme nue*.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, le *Bon Juge* ; 1914-1915.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, le *Potou* ; *Hortense a dit* : « J'm'en f... »

Rennaissance. — A 8 h. 30, la *Puce à l'oreille*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — Le *Cheminéau*.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, les *Mousquetaires au couvent*.

Variétés. — Relâche.

Vaudeville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de librandi di Parma.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-78). — 2 h. 30 et 8 h. 30 : spectacle de music-hall. Nouvelles vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, la *Gorgona*, les *Troupes anglaises*, l'*Aéronautique militaire*. Loc. 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathe. — Le sang guerrier de la vieille Angleterre ; Les *Mystères* (15^e épisode) ; *Rigadin* n'aime plus le cinéma.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, les *Mystères de New-York*.

Abondance des matières nous oblige à remettre à demain la Petite Gazette de la Comédie, de M. Emile Mas.

COURS ET CONFÉRENCES

M. Maurice Donnay, de l'Académie française, a fait hier, à la Société des Conférences, une étude intitulée « Après », sur ce que sera la vie en France après la guerre.

On verra lire in extenso cette brillante causerie dans la *Revue Hebdomadaire*, qui s'est assuré le droit exclusif de reproduction de toutes les conférences de la Société des Conférences.

Aujourd'hui, 16, rue de la Sorbonne, à 5 h. 30 : la *Semaine politique*.

A l'Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Après-demain lundi 13 mars, à 2 h. 1/2 : la *Belgique héroïque*, conférence par M. Louis Barthou, ancien président du Conseil.

Communiqués

Le Comité Réseau-Nord de l'Union Nationale des Cheminots prie les veuves ou les familles de cheminots, soit tués à l'ennemi, soit décédés comme prisonniers, de faire connaître le plus tôt possible leurs adresses à M. A. Lamour, président du Comité Réseau-Nord, 16, rue Doudeauville, à Paris.

L'Aide aux Familles des Prisonniers de Guerre français et belges, dirigée par Mme Gustave Kahn, expose du 13 au 18 mars, 25, boulevard de la Madeleine, à la Galerie Bernheim-Jeune, obligeamment prêtée à cette occasion, deux cents toiles, pastels, sculptures, aquarelles, dessins, etc., offerts pour sa tombola par les plus notables artistes de ce temps. — Entrée gratuite.

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

Le lieutenant Arthur Asquith, fils du premier ministre, blessé aux Dardanelles au printemps dernier et actuellement rétabli, repart pour le front.

Le duc de Camostra vient de se rendre en Italie où il remplira les fonctions de représentant de l'ordre de Malte auprès de l'armée. Cette mission comprend la direction des nombreux services sanitaires de l'ordre dans la zone des armées.

L'honorable Arthur Stanley, président de la Croix-Rouge britannique, vient de remettre la grande médaille d'or de la société à la baronne Le Lasseur, née de Janzé, directrice de l'hôpital anglais installé à l'hôtel Astoria depuis le début de la guerre jusqu'à fin février de l'année dernière.

CERCLES

Au scrutin de ballottage, au cercle de l'Union artistique, M. Théodore Davis Boal, déjà membre temporaire, a été admis à titre permanent. Les parrains étaient : M. G. Aignan et M. Armand Brun.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

Du maréchal des logis aviateur Raymond Richard, fils du constructeur d'automobiles Georges Richard, qui a trouvé la mort en service commandé, le 8 mars, à la suite d'un accident d'aéroplane ;

De M. Henri Maffre, administrateur, directeur honoraire de la Compagnie du Midi, ingénieur en chef des ponts et chaussées, commandeur de la Légion d'honneur, décédé à soixante ans ;

De M. Georges Bataille, directeur des ateliers de la maison de la Belle Jardinière, de Lille, décédé à soixante-sept ans ;

De M. Paul Béranger, ancien maître des requêtes au Conseil d'Etat, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à soixante-huit ans, frère de l'ancien sénateur M. René Béranger ;

Du critique naval anglais Fred Jane ;

De Mme veuve Lauriol, mère de M. Lauriol, ingénieur en chef des ponts et chaussées ;

Du chanoine Bonhomme, décédé à quatre-vingt-huit ans, à Riez (Basses-Alpes) ;

De M. Béhier, décédé en son domicile, 236, faubourg Saint-Honoré ;

De M. Alexis Larpent, frère du lieutenant-colonel commandant le 60^e régiment d'artillerie, décédé à Paris ;

De M. Pierre Gérard, fils du général Gérard, enlevé à Paris, à l'âge de vingt-cinq ans ;

De Mme G. d'Huene, née Mathilde Vavasseur, décédée à Saint-Denis ;

De la comtesse de Saint-Pern, née de Freslon, décédée subitement au château de Montmoutiers, Saint-Florent-le-Vieil.

La Bourse de Paris

DU 10 MARS 1916

La séance de ce jour a été un peu plus animée que la précédente, et c'est la fermeté qui a prévalu dans la majorité des compartiments. Nos rentes ont eu des fortunes diverses. Tandis que le 3 0/0 perpétuel s'améliorait d'une dizaine de centimes à 69,50, le 5 0/0 abandonnait la même fraction à 88,15. Du côté des fonds étrangers, l'Extérieure poursuit énergiquement sa reprise à 91,55. Russes peu traités : le 1880 vaut 70, le 1006 84,50.

Parmi les sociétés de crédit, la Banque de France reste soutenue à 4.495, de même le Crédit Lyonnais à 900. Un peu plus d'animation sur nos grands chemins, qui se négocient, le P.-L.-M. à 949, l'Orléans à 1.070, l'Ouest à 605 et l'Est à 726. Lignes espagnoles sans changement.

Aux cuprifères, le Rio passe de 1.695 à 1.720. Boléo, par contre, réalisé à 742. En banque, les différences sont peu appréciables.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,12 1/2 ; Suisse, 112 1/2 ; Amsterdam, 249 ; Pétersbourg, 188 1/2 ; New-York, 590 1/2 ; Italie, 88 1/2 ; Barcelone, 563.

CRÉDIT LYONNAIS

Bilan au 31 janvier 1916

NOTA. — Les communications étant interrompues avec quelques-unes de nos Agences, nous avons dû, en ce qui les concerne, faire état des écritures passées à la date de la dernière situation qui nous est parvenue.

ACTIF

Espèces en caisse et d'les banques.	Fr. 601.191.898,32
Portefeuille et Bons de la Déf. Nation.	1.019.180.455,44
Avances sur garanties et Reports.	244.922.106,01
Comptes courants.	377.398.412,07
Opérations de change à terme garanties	25.665.000, »
Portefeuille titres (Actions, Bons, Obligations, Rentes).	8.865.904,81
Comptes d'ordre et divers.	60.791.770,07
Immeubles.	35.000.000, »
	Fr. 2.373.015.246,72

PASSIF

Dépôts et Bons à vue.	Fr. 638.167.089,62
Comptes courants.	1.042.015.661,02
Opérations de change à terme garanties	25.665.000, »
Comptes exigibles après encaissement.	97.551.911,81
Acceptations.	49.536.757,79
Bons à échéance.	16.623.025,92
Comptes d'ordre et divers.	89.535.845,49
Solde du compte « Profits et Pertes des Exercices antérieurs ».	18.918.155,07
Reserves diverses.	175.000.000, »
Capital entièrement versé.	250.000.000, »
	Fr. 2.373.015.246,72

Obligations Saint-Louis-San-Francisco 4 1/2 0/0

(NEW-ORLEANS, TEXAS AND MEXICO DIVISION)

Le plan de réorganisation vient d'être porté à la connaissance des obligataires.

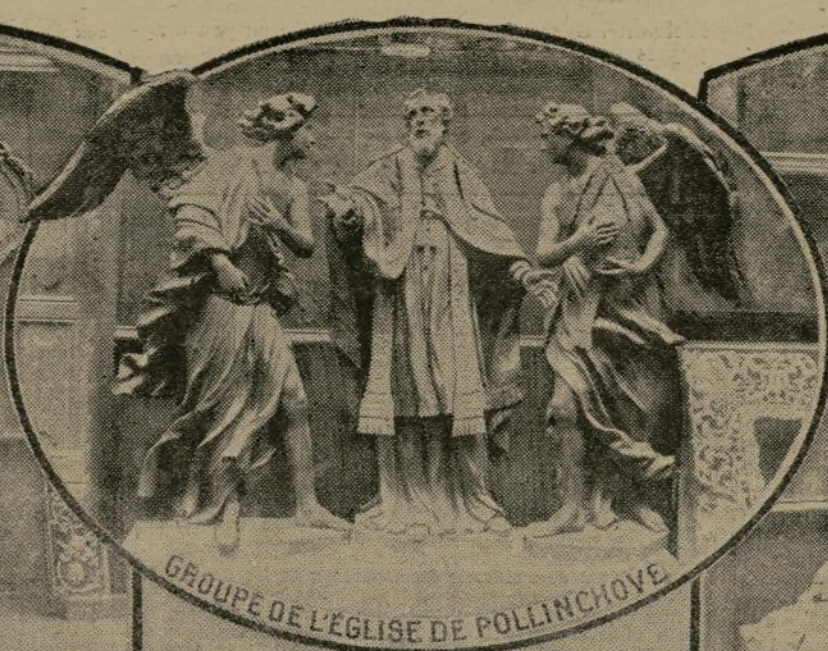
Les porteurs qui désirent y participer peuvent s'adresser aux Etablissements de Crédit et Banques pour le dépôt des titres qui doit être effectué avant le 15 avril 1916.

Pour tous renseignements, s'adresser à l'Office National des Valeurs Mobilières, 5, r. Gaillon, Paris.

UNE EXPOSITION DOCUMENTAIRE AU PETIT-PALAIS



STATUES DE LA CHAIRE
DE L'EGLISE ST BERTIN A POPERINGHE



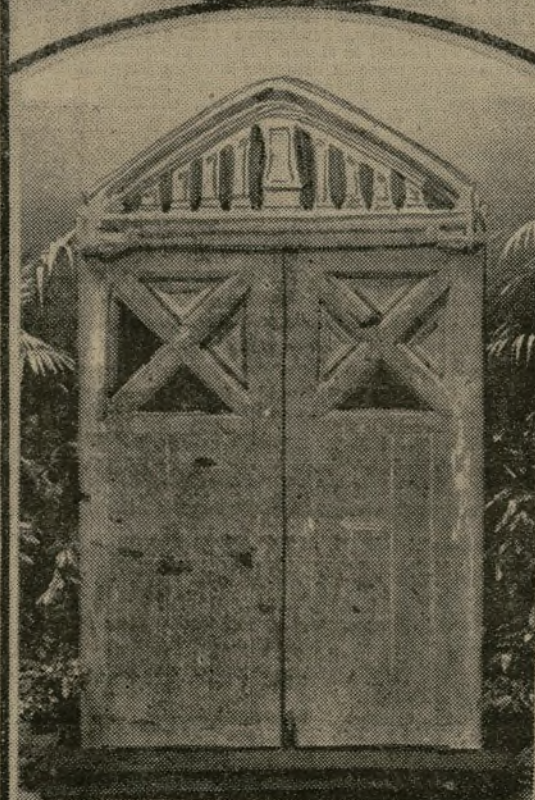
GROUPE DE L'EGLISE DE POLLINCHOVE



STATUE DE ST JEAN
EGLISE ST WALBURGE A FURNES



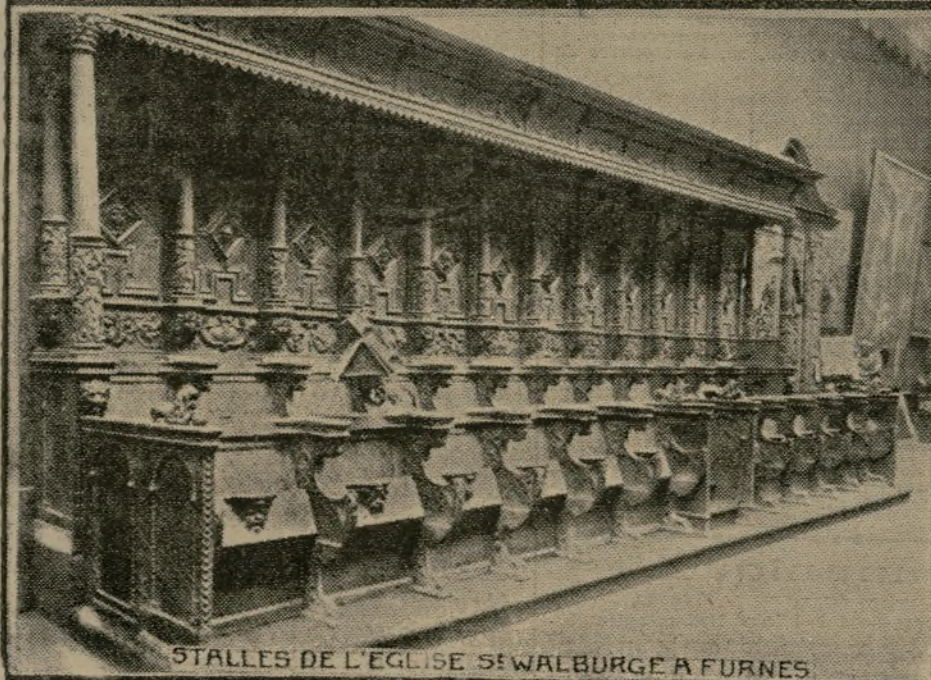
CONFESSIONNAL
DE L'EGLISE D'ALVERINGHEM



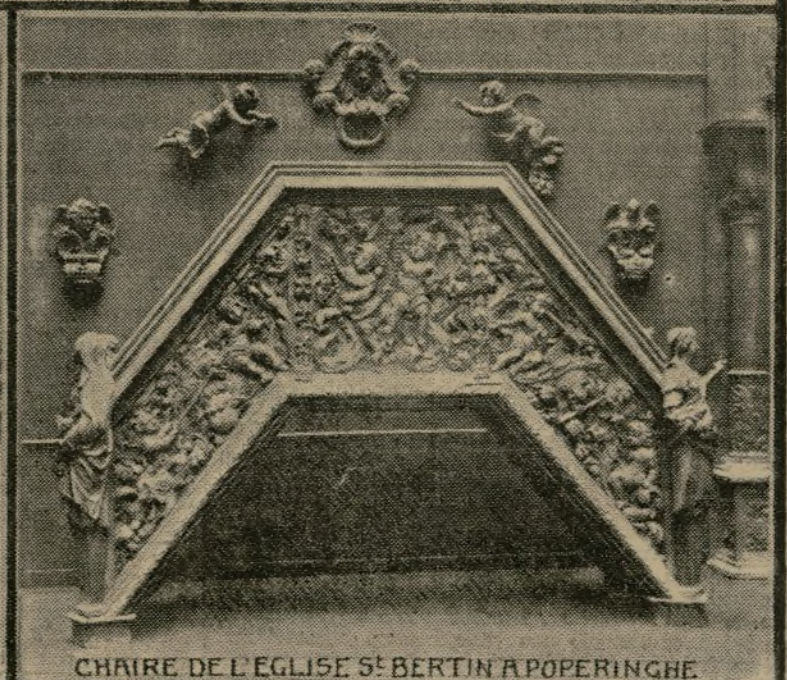
PORTE DES HALLES AYPRES



CONFESSIONNAL
DE L'EGLISE ST BERTIN A POPERINGHE



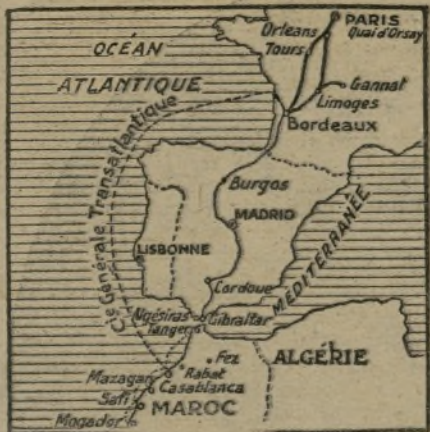
STALLES DE L'EGLISE ST WALBURGE A FURNES



CHAIRE DE L'EGLISE ST BERTIN A POPERINGHE

Sous ce titre, nous avons publié, il y a quelques jours, un article sur les documents photographiques pris à Ypres, Nieuport, Furnes, Pervyse, Reims, etc., et exposés actuellement au Petit Palais. A cette très importante collection vient s'ajouter, comme un commentaire naturel, toute une série d'œuvres d'art, miraculeusement sauvées de ce crime barbare commis par les Allemands contre les vieilles cités qui étaient l'orgueil de la Belgique.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS
ET COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE.
Le MAROC par BORDEAUX
PARIS (Quai d'Orsay) - BORDEAUX - CASABLANCA
en 3 jours 1/2



la voie la plus courte,
la plus directe et sans escale,
la plus économique

Service Rapide bi-mensuel entre
BORDEAUX - CASABLANCA - MAZAGAN

Billets directs (simples et d'aller et retour) délivrés à
PARIS (Quai d'Orsay), ORLÉANS, TOURS, LIMOGES,
et GANNAT, pour CASABLANCA via BORDEAUX.
ENR GISTEMENT DIRECT DES SA AG-S



Collectionneurs !

DEMANDEZ TOUS
le prix-courant gratis
des Timbres-poste de
Guerre à
Théodore CHAMPION
13, rue Drouot, Paris

FOURRURES EN SOLDE

Avant inventaire, rabais 40 à 50 % Vêtements Astrakan,
Hudson, etc., écharpes, cravates, manchoirs. Ouv. dimanche.
A la Manufacture de Fourrures, 66, boulevard Sébastopol.

Les COMPRIMÉS VICHY-ÉTAT

à base de *Sels Vichy-État*
permettent de transformer
instantanément toute eau potable
en une

EAU ALCALINE GAZEUSE

contenant tous les principes
des

EAUX DE VICHY-ÉTAT

2 Fr. le Flacon de 100 Comprimés

TOUTES PHARMACIES

EXIGER la Marque



Publications nouvelles

Paraissent aujourd'hui :

LE CARNET SUBLIME

par Paul GSELL. Les dernières pensées de
l'héroïque lieutenant Lucquand. Fac-similé
des pages de son carnet. 50 centimes

EDITH CAVELL

par Paul GSELL. Emouvante biographie de
l'héroïne martyre dont le nom vénéré
passera à la postérité. 2 planches hors
texte. 50 centimes

CODE RURAL de la GUERRE

par Marcel PETIT, avocat à la Cour d'appel
de Paris. Moratorium, impôts, travail
agricole, successions, etc. 50 centimes

Parus récemment :

ATLAS DE POCHE

du théâtre de la guerre. 56 cartes
avec un index alphabétique. 75 centimes

EXPLOSIFS

Les Explosifs modernes et leurs
applications, par Marcel MOLINÉ, ingé-
nieur. 18 gravures. 50 centimes

TABLETTES CHRONOLOGIQUES de la Guerre : 5^e Série

Tous les événements au jour le
jour du 1^{er} octobre au 31 décem-
bre 1915. 36 portraits, 8 cartes. 1 franc

LIBRAIRIE LAROUSSE

13-17, rue Montparnasse, PARIS (6^e)
(Envoi franco contre mandat-poste)
Chez tous les libraires et dans les gares.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

SAMARITAINE

PARIS

30fr.

NOUVEAUTÉS
de la SAISON

ÉLÉGANT VÊTEMENT
en beau tissu souple
noir, orné colerette
nouveau, garniture
velours, long. 110.
Excr. tonnel. 30fr.
CANOTIER Tagal. 9 75
EAU de COLOGNE 60 degrés. 6 75

10fr.

Jolie BLOUSE crêpe de Chine nattier, ciel,
rose, gris, marine, 10fr.
tulle, crème ou noir, jours et
broderie, entièrement doublée.

50fr.

**Lundi
13 Mars**
et Jours suivants

ÉLÉGANT TAILLEUR
3^e etc pure laine noire ou
marine, garni
gilet, jaquette 50fr.
doublée mi soie.
CHAPEAU Tagal.
nouveau ruban... 10 75
SAVON à la Bruyère. 2.45

OCCASIONS EXCEPTIONNELLES
A TOUS LES COMPTOIRS

AVIS aux PENSIONNES
PRET IMMÉDIAT SUR PENSIONS
Argué, 65, rue Réaumur, 65. Paris.

SAVON TRICAP
SANS RIVAL
POUR BLANCHIR et ADOUCIR la PEAU

HUILE d'olive pure. Les Propriétaires d'oliviers réunis vendent leur récolte nouvelle à 22.75 le bidon de 10 lit. fco toutes gares contre rembour. M. VOTTO, gér., 76, r. St-Savournin, Marseille.

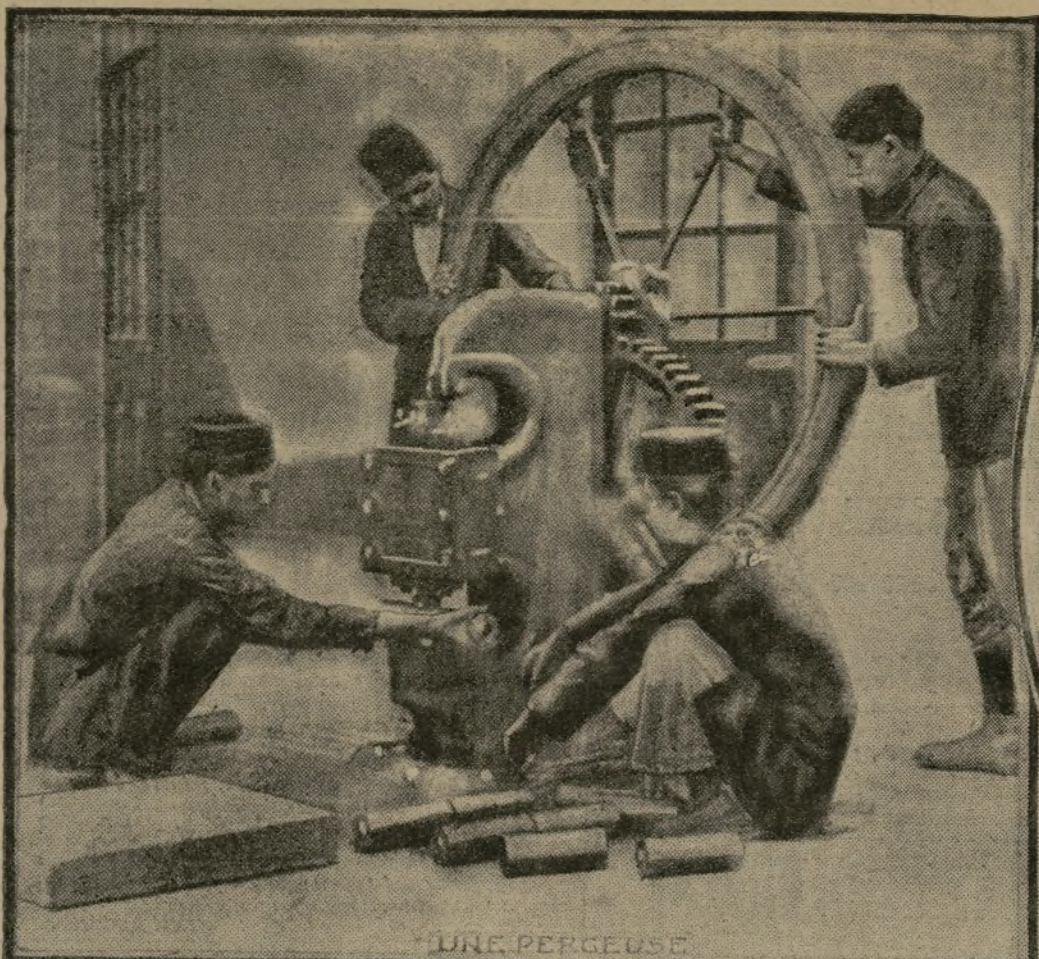
AU

LOUVRE

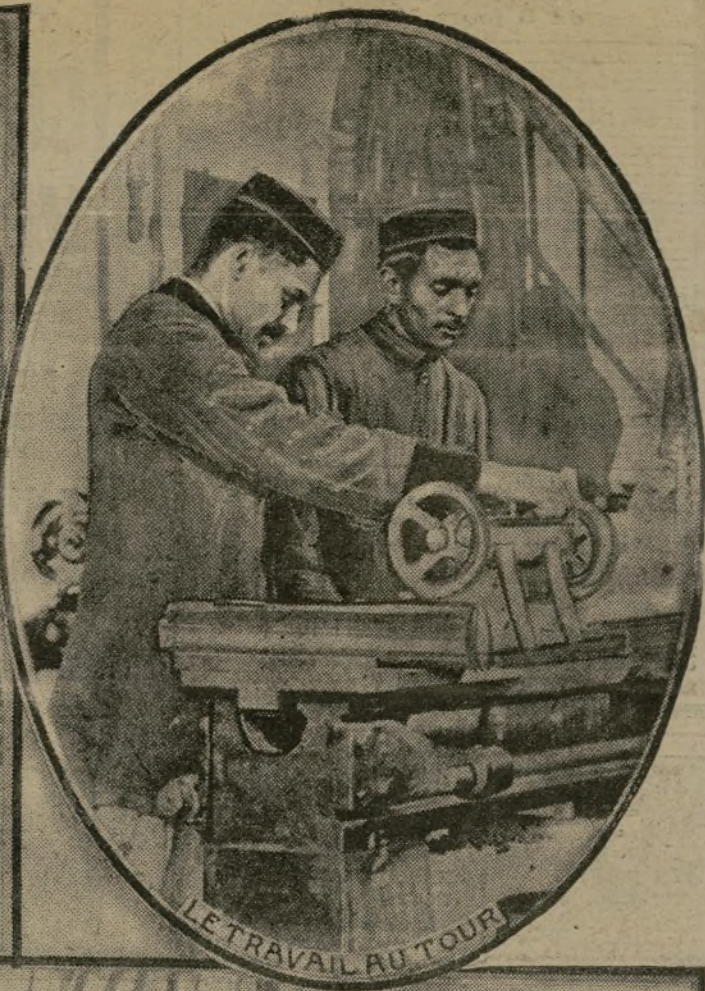
PARIS LUNDI 13 MARS PARIS

EXPOSITION GÉNÉRALE

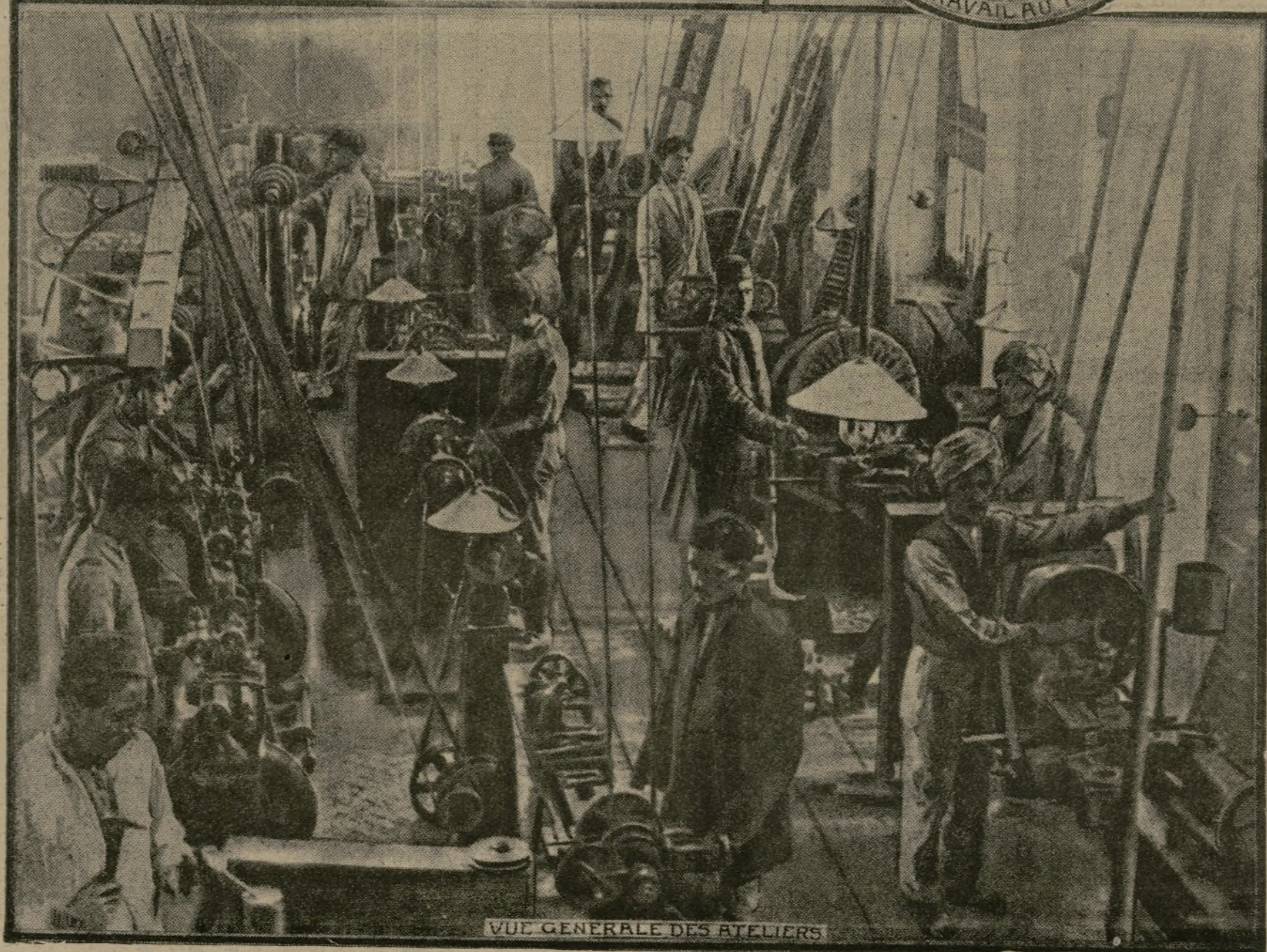
Les Indous collaborent à la fabrication des munitions



UNE PERCEUSE



LE TRAVAIL AU TOUR



VUE GÉNÉRALE DES ATÉLIERS

L'empire des Indes ne s'est pas contenté de fournir à l'Angleterre les vaillantes troupes qui se sont déjà illustrées sur nos champs de bataille. Des écoles techniques installées chez nos alliés éduquent, en effet, de nombreux Hindous qui, en s'initiant au maniement des tours, deviennent de précieux collaborateurs pour les fabriques de munitions de nos alliés.